



Espace et fiction Page D 3
Littérature française D5



Sylvain Cousineau
Arts visuels Page D 7
Formes Page D 8

LETTRES
QUÉBÉCOISES

Femme de carrière

Pauline Gill trace le portrait d'une femme exemplaire. Victoire Du Sault brava les interdits du siècle dernier pour faire carrière dans un «métier d'homme». *La Cordonnière* est l'histoire d'une vie que Pauline Gill avait abordée dans un précédent roman, *Le Château retrouvé*.

LA CORDONNIÈRE

Pauline Gill
VLB, Montréal, 1998
615 pages

ROBERT CHARTRAND

Pauline Gill a d'abord prêté sa plume à des causes louables, ce qui n'est pas un défaut. En 1990, par exemple, *La Porte ouverte* était une biographie parue aux éditions du Méridien qui avait fait connaître au grand public Imelda Millette, une femme admirable de dévouement qui, pendant plus d'un demi-siècle, a hébergé et secouru des milliers de personnes diversement démunies. Et en 1991, elle contribua à faire la lumière sur le scandale de ces orphelins, pupilles de l'Etat, dont un grand nombre furent enfermés dans des hôpitaux psychiatriques dans les années 40 et 50: *Les Enfants de Duplessis* racontait leur histoire à travers le témoignage d'une de ces malheureuses victimes, Alice Quinton.

C'est en 1996 que Pauline Gill est passée à la fiction romanesque, mais en s'appuyant fermement sur des faits réels. *Le Château retrouvé* — sous-titré *Les souliers magiques* — pour lequel elle s'est abondamment documentée, raconte l'histoire, authentique pour une bonne part, de certains membres des familles Dussault et Dufresne, plus particulièrement celle des grands-parents et parents des frères Dufresne, ces architectes à qui on doit certains immeubles de style beaux-arts de l'est de Montréal: le marché et le bain Maisonneuve, de même que le célèbre château Dufresne, qui fait l'angle de la rue Sherbrooke et du boulevard Pie-IX.

Victoire Du Sault

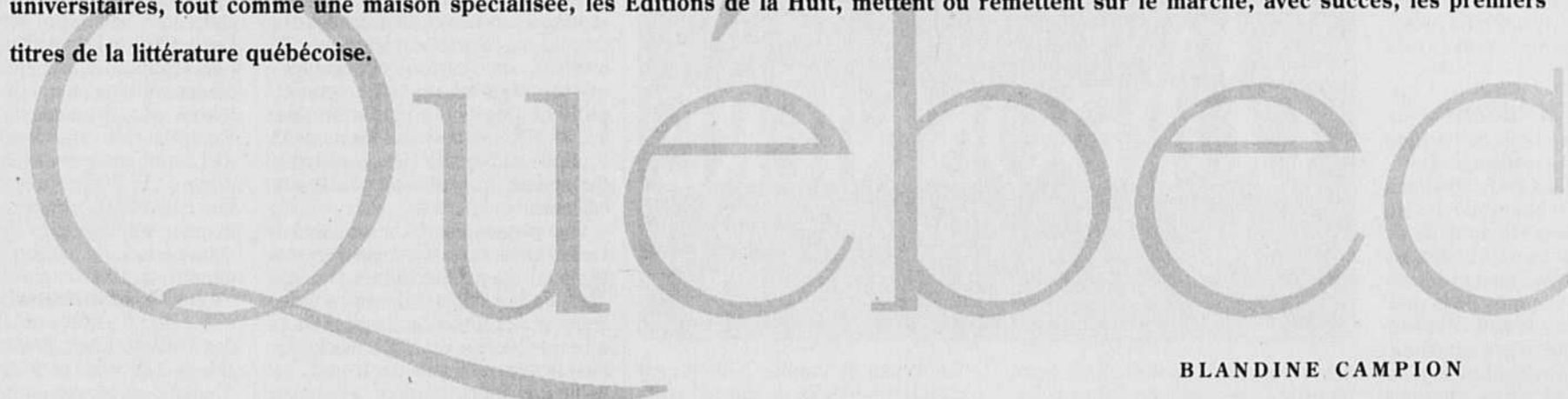
Le personnage central de ce premier roman de Pauline Gill, c'était Victoire Du Sault, née en 1845 dans la région de Yamachiche, une fille d'agriculteurs qui, en dépit des réticences de ses parents, décida de devenir cordonnière comme son grand-père, c'est-à-dire de fabriquer et de vendre des chaussures, selon l'acception que ce terme avait autrefois. *Le Château retrouvé* racontait la jeunesse de Victoire, de 15 à 28 ans, alors qu'elle tentait de faire reconnaître sa compétence dans ce métier inusité pour une femme, mais aussi sa passion secrète pour un voisin, de vingt ans plus âgé qu'elle; Georges-Noël Dufresne, également épris de la jeune fille, s'efforçait de n'en rien laisser paraître. Leur amour aurait fait scandale: Victoire n'avait que quinze ans et Georges-Noël était marié. Le roman se terminait en 1873: Victoire, à 28 ans, venait d'épouser un des fils de Georges-Noël, Thomas, de dix ans son cadet.

La Cordonnière, la suite de cette fresque familiale, se serait probablement intitulé *Le Château retrouvé* — avec un sous-titre différent — s'il avait paru, comme celui-ci, aux éditions Libre Expression et non chez un autre éditeur. On n'indique pas qu'il s'agit du deuxième tome de ce roman, VLB ne tenant sans doute pas à offrir de publicité gratuite à Libre Expression.

VOIR PAGE D 2: GILL

LIVRES

Épopées historiques, aventures exotiques, romans fantastiques ou de mystère, études de mœurs ou de sociétés, les romans québécois du siècle dernier sont marqués du sceau de la diversité. Ces romans sont à découvrir, et les éditeurs québécois, tels Fides ou les presses universitaires, tout comme une maison spécialisée, les Éditions de la Huit, mettent ou remettent sur le marché, avec succès, les premiers titres de la littérature québécoise.



hier et aujourd'hui



Aquarelle (1838) de Katherine Jane Ellice, extraite du livre *Les Meilleurs Romans québécois du XIX^e siècle*, éditions Fides.

BLANDINE CAMPION

Vous aimez les grandes épopées historiques, les aventures exotiques et pleines de rebondissements, les personnages hauts en couleur et les intrigues qui n'en finissent plus de rebondir? Alors lisez *Les Fiancés de 1812* de Joseph Doutre (1844), *La Fille du brigand* d'Eugène L'Écuyer (1844), *Une de perdue, deux de trouvées* de George Boucher de Boucherville (1849-1865) ou *Jacques et Marie* de Napoléon Bourassa (1866). Vous préférez les mystères, le merveilleux populaire, le fantastique? Alors plongez dans *L'Influence d'un livre* de Philippe Aubert de Gaspé fils (1837), dans *Forestiers et voyageurs* de Joseph-Charles Taché (1865) ou dans *Légendes canadiennes* de Henri-Raymond Casgrain (1861). Vous vous sentez une vive curiosité pour les mœurs de l'ancien temps, vous rêvez de connaître les modes de vie de cette société qui fut celle des Canadiens français bousculés par de nombreux changements sociaux et politiques? Alors ouvrez *La Terre paternelle* de Patrice Lacombe (1846), *Charles Guérin* de P.-J.-O. Chauveau (1846-1853), *Jean Rivard* (1862-1864) d'Antoine Gérin-Lajoie ou bien *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé père (1863). Si vous n'avez pas trouvé votre bonheur parmi ces titres, il vous reste encore à découvrir les œuvres de Louis Fréchette, Joseph Marmette, Laure Conan, Faucher de Saint-Maurice, Pamphile Lemay, et bien d'autres encore.

On trouve de tout dans cette littérature qui ne se dit pas encore québécoise et se veut surtout canadienne-française. Les anthologies nous proposent des poèmes (mais peu de théâtre), des textes sur l'histoire et des relations de voyages, de nombreux sermons, discours politiques et autres essais sur la chose publique, mais aussi des journaux intimes, des romans, des contes et des nouvelles... C'est dire qu'il y en a pour tous les goûts, même si ceux d'aujourd'hui ne sont plus ceux d'autrefois.

Pour apprécier pleinement cette littérature qu'on dit parfois désuète, il faut en accepter et en comprendre les défauts. Bien des pages pourront sembler gâchées par une lourdeur stylistique héritée de l'éducation classique reçue par les auteurs, nourrie d'une rhétorique classique aujourd'hui jugée pompeuse. Bien des intrigues peuvent apparaître comme calquées sur des canevas rebattus, subordonnées à une volonté didactique et à une orthodoxie religieuse peu propices aux délires de l'imagination. Mais il n'en reste pas moins qu'une fois ces éléments admis, cette littérature est capable de nous offrir de nombreux plaisirs. Elle nous apporte un savoir sur les mœurs de l'époque (réelles ou travesties par l'idéologie de la survivance) et sur l'histoire du pays. Elle nous offre l'évasion, que ce soit par l'exotisme de ses romans d'aventures ou par la simple distance temporelle qui existe entre les situations d'alors et le lecteur d'aujourd'hui. Elle nous permet de goûter et de pénétrer un imaginaire, qu'il soit individuel ou collectif, dont a découlé l'imaginaire québécois contemporain.

VOIR PAGE D 2: QUÉBEC XIX^e

AUTOBUS DU PLESSIS • BANQUE NATIONALE DU CANADA
CONSEIL DES ARTS DE LA COMMUNAUTÉ URBAINE DE
MONTREAL • CONSEIL DES ARTS DU CANADA
ÉDIFICE BELGO • LE DEVOIR • LE SABORD • MINISTÈRE
DE LA CULTURE ET DES COMMUNICATIONS DU QUÉBEC
OPTICA • PARACHUTE • PRATT & WHITNEY CANADA
RITZ • CARLTON KEMPINSKI MONTREAL
SERVICE DE LA CULTURE DE LA VILLE DE MONTREAL
TÉLÉCITE-YMI • TRANS ART • VIA ROUTE • VIE DES ARTS

VISITEZ LA GALERIE MEMBRE DE
L'AGAC À OTTAWA:
Galerie St-Laurent - Hill

PEINTURE FRONTINIÈRE

UN MÉGA-ÉVÈNEMENT
LES ACTUALITÉS DE LA PEINTURE ABSTRAITE
PLUS DE TRENTE LIEUX D'EXPOSITION
PLUS DE 250 ARTISTES
EXPOSITION THÉMATIQUE:
ÉDIFICE BELGO À MONTREAL
DU 6 JUIN AU 11 JUILLET 1998
UNE RÉALISATION DE L'ASSOCIATION DES
GALERIES D'ART CONTEMPORAIN (MONTREAL)
RENSEIGNEMENTS (514) 861-2345

VISITEZ LES GALERIES MEMBRES DE
L'AGAC À QUÉBEC:
Galerie Estampe Plus
Galerie Madeleine Lacerte

LIVRES

GILL Nul «terroirisme» traditionnel ici

SUIITE DE LA PAGE D1

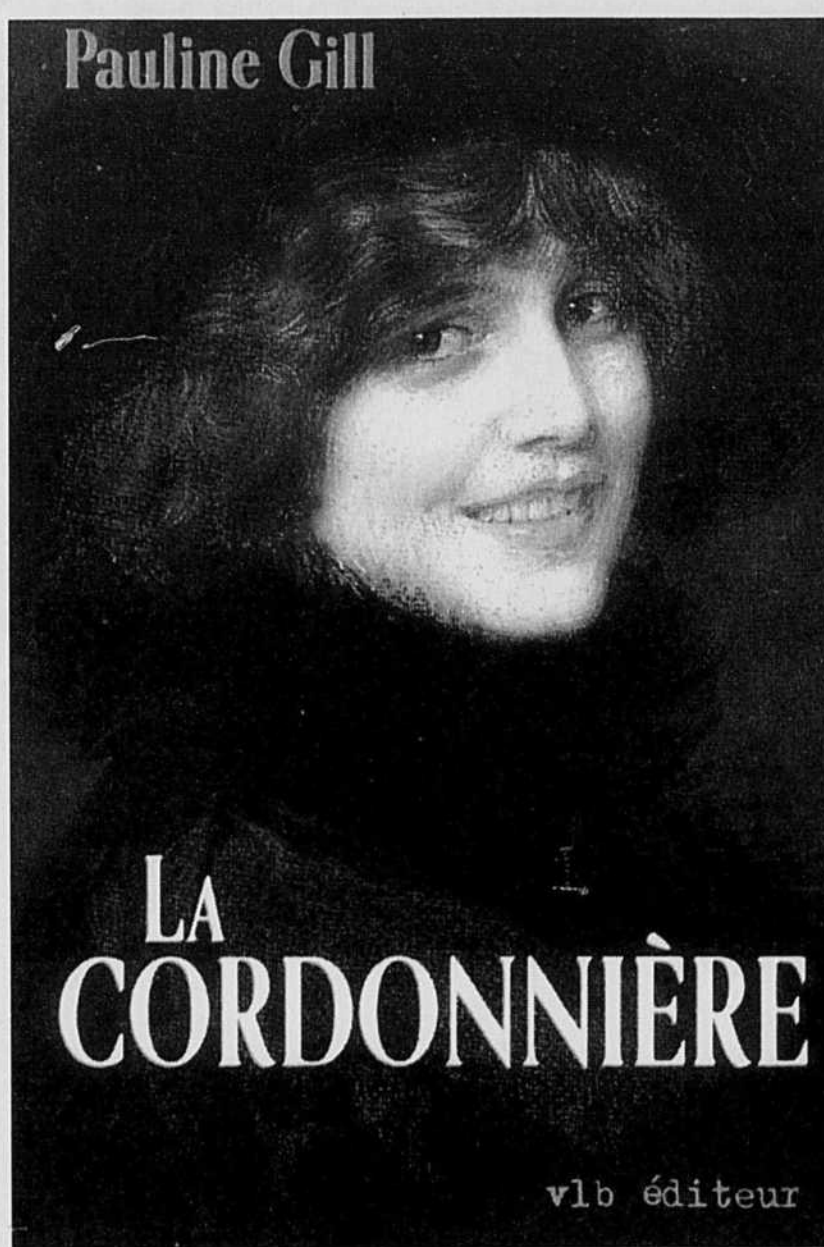
Quoi qu'il en soit, revoici Victoire, Thomas et Georges-Noël dans la situation où ils se trouvaient à la fin du *Château retrouvé* et que nous allons suivre 1873 à 1890, jusqu'à la mort de Georges-Noël, alors que les Dufresne se sont établis à Montréal. Au lendemain du mariage, en attendant que Thomas ait mené à bien les travaux d'aménagement de sa propre maison, le jeune couple emménage chez Georges-Noël, qui est devenu veuf. Mais les travaux n'en finissent plus, si bien que les trois personnages vont vivre ensemble longuement. La situation est délicate et pourrait devenir scabreuse, Victoire et son beau-père n'ont pas oublié leur désir; y ont-ils même renoncé? Thomas, lui, qui semble ne se douter de rien, se lance dans mille projets avec l'enthousiasme de son jeune âge: un jour, il rêve d'aller faire fortune aux États-Unis, puis il s'appête à acheter un moulin à scie ou effectue des forages dans son érablière, convaincu qu'il y a dans le sol d'importantes nappes de gaz. Mais c'est un rêveur qui garde les pieds sur terre; il aspire à être son propre patron sans cesser de travailler comme voyageur de commerce.

Rêves et ambitions

C'est d'ailleurs la caractéristique de la plupart des personnages du roman de Pauline Gill. Chacun poursuit ses rêves et ses ambitions en évitant de compromettre sa situation ou de bouleverser sa vie. Ainsi, Victoire accepte de négliger son métier de cordonnière pour s'occuper de la maison et élever ses enfants. Personne, dans ce roman, n'est héroïque, mais on n'est pas veule, ni lâche pour autant: simplement, on se soumet à certaines contraintes de la vie quotidienne par fidélité à ses engagements et par respect des autres.

On le constate notamment à propos du désir et des rapports amoureux, là où se manifeste, comme il se doit, la part la plus romanesque du récit. Victoire et Georges-Noël, qui sont devenus bru et beau-père, ont toujours envie de s'étreindre. Mais peut-il trahir son fils et elle, tromper son mari? Et il y a aussi entre eux le souvenir douloureux de Domitille, la défunte femme de Georges-Noël, dont les carnets et les dessins montrent à l'évidence qu'elle avait eu connaissance de leur passion. Victoire se demandera d'ailleurs si la pauvre femme ne s'est pas laissée mourir de chagrin.

Cette relation triangulaire entre le père, la bru et le fils est vécue au fil



des occupations quotidiennes. Sans jouer les psychologues, ils y réfléchissent parfois — après tout, ils sont intelligents et sensibles — et deviennent presque la part obscure trouble — peut-être incestueuse? — de leurs désirs. Victoire n'avait-elle pas été séduite par cet homme mûr parce que, contrairement à son père, il l'encourageait à devenir cordonnière et l'avait même aidée? Et Thomas, ce grand enfant dans l'âme, serait-il le faire-valoir de son père, qu'elle n'avait pu épouser? Les émois du corps et les intermittences du cœur viennent troubler les personnages, qui font cependant en sorte que de ne pas pas tout gâcher pour autant. Victoire et Georges-Noël ont certaines audaces, mais ils s'arrêtent au seuil de la témérité. Ce ne ne sont pas des monstres, ni des saints. Ils ont, plus modestement, leurs défauts, leurs faiblesses et leurs qualités, qui les rendent crédibles et attachants.

L'histoire au quotidien

Quant à la perspective historique de *La Cordonnière*, c'est celle de la vie quotidienne d'un village québécois dans la deuxième moitié du XIX^e siècle où les idées progressistes circulaient, malgré l'influence d'un clergé ultramontain, où on s'intéressait à l'industrialisation naissante. Ces provinciaux prospères qui, à l'exception du père de Victoire, ne sont pas des paysans, ont de l'initiative; nul «terroirisme» traditionnel ici: on aime bien son coin de pays, mais on le quitte au gré de ses ambitions.

Le roman de Pauline Gill, qui est notamment dédié aux descendants des familles Dufresne et Dussault n'est manifestement pas une œuvre de commande, dans la veine de ces biographies dites autorisées qui chantent avec complaisance les louanges des commanditaires ou de leur ascendance — à défaut de quoi, on l'a vu récemment, leurs auteurs risquent d'être désavoués. Pauline Gill a sans doute été fidèle à la réalité historique de ses personnages, tout en imaginant librement certains épisodes.

La narration de *La Cordonnière*, sans grandes surprises, est agréable; cependant, la langue qu'on prête aux personnages dans les dialogues est trop châtée, et le lexique de l'auteur manque souvent de rigueur. De nombreux mots détonnent dans leur contexte, qui tentent d'amplifier artificiellement un geste ou un état d'âme: ainsi, la grossesse de Victoire ne lui est pas vraiment une «prodigieuse source d'inspiration», pas plus que Thomas, en se remettant au travail, ne fait preuve d'un «zèle délirant». On sent là une recherche inutile d'effet dans un récit qui vaut surtout pour sa sobriété et ses nuances. Quant aux rappels, fréquents, du passé des personnages c'est-à-dire des principaux épisodes du *Château retrouvé*, ce sont des mises en contexte commodes pour ceux qui n'ont pas lu ce dernier livre, mais qui paraissent superflus aux autres. Mais la romancière pouvait difficilement renvoyer les lecteurs au livre d'un éditeur concurrent, même s'il était d'elle...

QUÉBEC XIX^e

Les auteurs québécois du XIX^e siècle sont à présent à la portée de tous, et c'est tant mieux

SUIITE DE LA PAGE D1

Un pionnier

Camille Roy (1870-1943), qui fut recteur de l'Université Laval et fit beaucoup pour les études d'histoire littéraire au Québec, situe les débuts de la littérature québécoise au milieu du XIX^e siècle, ainsi que le font nombres d'historiens. Il a tenté, dans ses conférences, ses critiques, ses manuels, de faire apprécier entre autres la vivacité de ton, le pittoresque des descriptions, la finesse des observations et la qualité expressive des portraits que la prose produite ici au cours du XIX^e siècle avait à offrir. D'autres, qu'ils soient ses contemporains ou ses successeurs, ont affirmé au contraire que les textes de cette période ne constituaient somme toute qu'un ensemble d'œuvres insipides, mauvaises copies des ouvrages français rendues assommantes par leur volonté didactique et leur soumission au dogmatisme catholique. Et tous ceux qui ont eu un jour à enseigner ces textes considérés comme «anciens» aux élèves du secondaire ou du collégial connaissent les moues dubitatives, sinon carrément dégoûtées, que suscite un tel corpus, qui semble à mille lieues des préoccupations des jeunes lecteurs chez qui les noms de Philippe Aubert de Gaspé ou Laure Conan font immédiatement naître un bâillement indifférent.

Que penser alors? Un ramassis de vieilles choses poussiéreuses, une collection d'images défraîchies et démodées, un assortiment de textes didactiques et de romans barbaux, la littérature québécoise du XIX^e siècle? Ou bien le terreau fertile sur lequel c'est édiée une littérature dont la richesse, la variété, l'existence même doit beaucoup à ces auteurs aujourd'hui peu connus qui ont au moins eu le mérite de faire œuvre d'imagination dans un contexte qui ne se prêtait pas forcément à un tel exercice?

Un regain d'intérêt

La question de la qualité de ces œuvres du siècle dernier, ainsi que celle de la pertinence d'une lecture contemporaine, semble en effet aujourd'hui dépassée. Le regain d'intérêt pour cette partie de la littérature québécoise qui s'est amorcé dans la seconde moitié de notre siècle ne semble jamais s'être démenti depuis et de plus en plus nombreux sont ceux qui, par divers moyens, s'emploient à la faire découvrir, sinon redécouvrir aux lecteurs d'aujourd'hui.

Ce mouvement d'intérêt doit tout d'abord beaucoup à la recherche universitaire qui s'est développée au Québec comme ailleurs dans les autres provinces. Au cours des dernières décennies, des projets d'envergure comme ceux entrepris sous la direction de Maurice Lemire, soit *Le Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (Fides) et *La Vie littéraire au Québec* (Les presses de l'Université Laval) ont permis aux spécialistes aussi bien qu'aux simples amateurs d'avoir connaissance de textes qu'on avait cru tombés dans les oubliettes, et de les replacer dans le contexte historique, culturel, socioéconomique qui était le leur. Ce fut la première étape. La seconde a consisté à redonner une nouvelle (et parfois une première) visibilité à des textes (contes, romans, nou-

velles) jusque là inaccessibles.

L'intérêt manifesté par les spécialistes universitaires, les professeurs et les amateurs éclairés a finalement gagné un public assez large (à défaut d'atteindre encore le «grand» public), à tel point qu'il est aujourd'hui possible aux éditeurs de publier des ouvrages ou mêmes des collections entières de ces textes sans risquer de voir leurs produits jaunir sur les tablettes et de faire banqueroute. Éditions savantes et critiques ou bien éditions de poche, les auteurs québécois du XIX^e sont à présent à la portée de tous, et c'est tant mieux.

Auteurs et collections

Du côté des éditions savantes, on retiendra la très belle Bibliothèque du Nouveau Monde, collection publiée aux Presses de l'Université de Montréal, dans laquelle se trouve notamment une édition critique des *Contes vrais* de Pamphile Lemay. Pour les plus petites bourses, la maison Fides offre plusieurs collections qui comptent des auteurs du XIX^e: la fameuse collection «Nénuphar», dirigée par Luc Lacoursière et la très abordable collection «Bibliothèque québécoise» qui comprend notamment des classiques tels que *À la brunante* de Faucher de Saint-Maurice, *Angéline de Montbrun* de Laure Conan ou *Les Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé. Forte de ces succès et consciente du manque d'anthologies abordables de cette période, la maison Fides a fait paraître en 1996 deux volumes intitulés *Les Meilleurs Romans québécois du XIX^e siècle*, volumes qui furent suivis des *Meilleurs Contes fantastiques québécois du XIX^e siècle* et de *Les Meilleures Nouvelles québécoises du XIX^e siècle*.

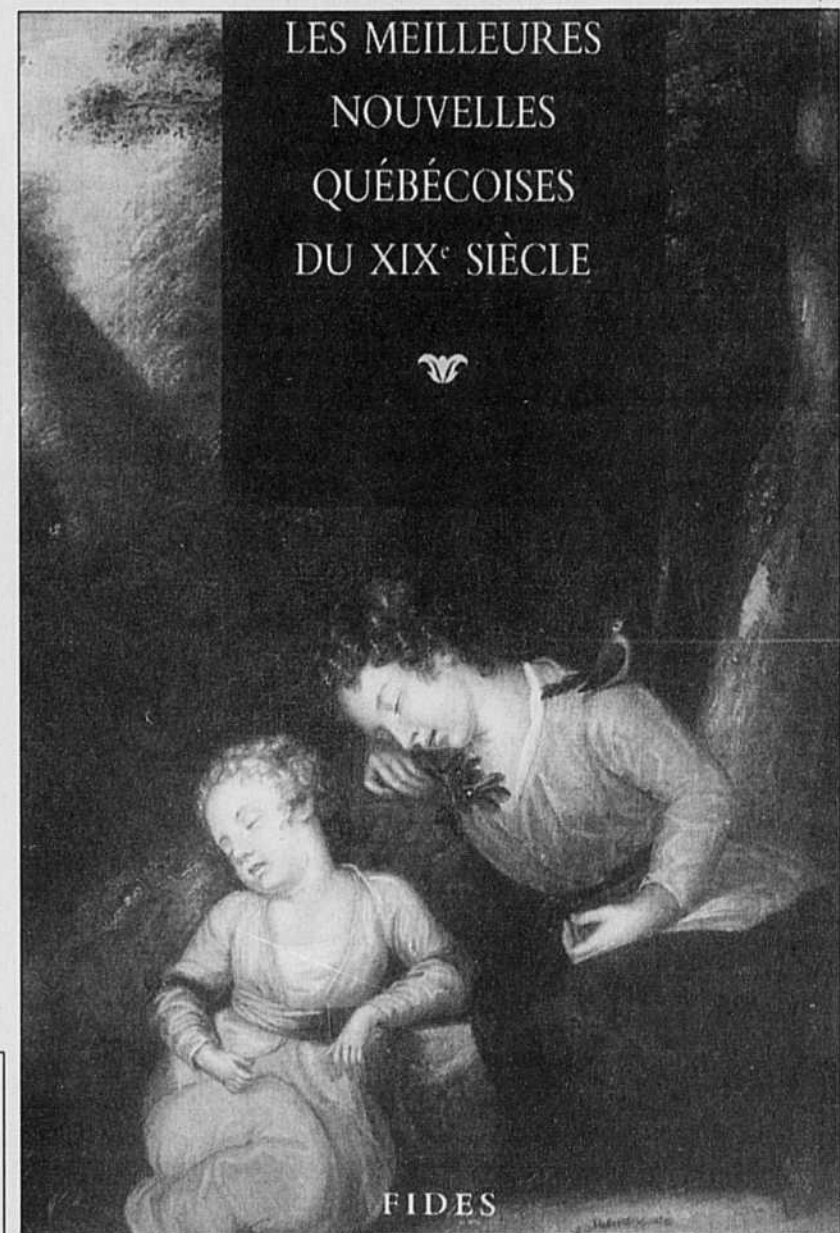
Enfin, il faut signaler ici un projet tout à fait louable et qui tend à combler bien des lacunes dans le domaine des

lettres du siècle dernier. En effet, une nouvelle maison d'édition, Les Éditions de la Huit, mise sur pied par Rémy Ferland, professeur à l'Université Laval, et basée à Sainte-Foy, a entrepris de publier (parfois pour la première fois) soit des textes inconnus d'auteur reconnus, c'est le cas pour le roman *Nicolas Perrot* ou *Les Coureurs des bois sous la domination française* de George Boucher de Boucherville ou bien pour *Bataille d'âmes* de Pamphile Lemay, soit des textes d'auteurs jusque là passés sous silence, tel le *Pierre et Amélie* d'Edouard Duquet.

En plus de ces trois titres, deux autres sont disponibles: *Sabre et scalpel*, un roman de Napoléon Legendre, et *Le Pèlerin de Saint-Anne* de Pamphile Lemay. Il faut saluer ici le sérieux et patient travail de M. Ferland qui a établi, présenté et annoté chacune de ces éditions.

Grâce à des projets comme celui-ci et au travail effectué par de plus en plus d'éditeurs qui font confiance à ces textes, la littérature québécoise du XIX^e siècle, dans sa diversité et sa spécificité, tend à prendre une place d'importance dans les lectures du public québécois et dans l'enseignement de la littérature d'ici, ce qui n'est qu'un juste retour des choses.

Gilles Marcotte n'écrivait-il pas, au moment de présenter *Anthologie de la littérature québécoise* qu'il a dirigée et parlant au nom de tous les collaborateurs qui y ont contribué: «Nous réunissons [tous ces textes] dans le lieu commun de l'écriture, dans cet espace général du langage où tous les textes, si divers qu'ils soient, concourent à dessiner le visage d'une collectivité. N'est-ce pas cela, aussi, une littérature?» Et il n'est pas dit que vous ne finirez pas en plus par y prendre goût, par apprécier le style de ces écrits du passé que chaque lecture présente permet de réactualiser.



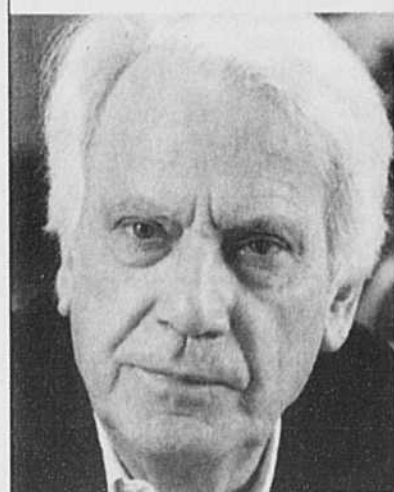
Commandez vos livres chez Renaud-Bray

Nous expédions partout au Québec poste ou messagerie

Montréal : 342-2815

Extérieur : 1-888-746-2283
E-mail : sad@renaud-bray.com

Jorge Semprun



Adieu, vive clarté...

roman

27,95\$

«Ce livre est le récit de la découverte de l'adolescence et de l'exil, des mystères de Paris, du monde, de la féminité.

Aussi, surtout sans doute, de l'appropriation de la langue française... en écrivant *Adieu, vive clarté...*, il m'a semblé retrouver une liberté perdue, comme si je m'arrachais à la suite de hasards et de choix qui ont fini par me composer une sorte de destin.»

J.S.

GALLIMARD

Un été...

complètement salade!



Pierrette Beaudoin

Des recettes de salades au goût du jour, pour égayer une petite fringale ou satisfaire une faim gloutonne.

Des idées savoureuses pour chaque occasion et pour tous les goûts!

Plein de trucs et d'anecdotes qui multiplieront votre plaisir de cuisiner!

168 pages illustré



Saveurs du potager et du marché

Pierrette Beaudoin

9,95\$

98 pages

En vente dans toutes les bonnes librairies

Les Éditions LOGIQUES - Distribution exclusive: LOGIDISQUE
1225, rue de Condé, Montréal (Québec) H3K 2E4 Tél.: (514) 933-2225 • Fax: (514) 933-2182
logique@cam.org • http://www.logique.com

TROIS BOUQUINERIES

GRANDE LIQUIDATION

Pour une période limitée

Bouquinerie Laurier

371, Laurier (angle avenue du Parc) (514) 495-1468

Dans le local occupé autrefois par la librairie Champigny

40% à 70% de rabais sur tous les livres neufs

LIVRES D'OCCASION

Achat • Vente
7 jours • 7 soirs

La BOUQUINERIE du plateau

799, avenue du Mont-Royal Est
(angle St-Hubert)
(514) 523-5628

BOUQUINERIE SAINT-DENIS

4075, rue St-Denis
(angle Duluth)
(514) 288-5567

LIVRES

POÉSIE

Des animaux à fréquenter

Un lieu méconnu où l'humour n'est pas absent

CONTRE TEMPS

La revue des animaux
N° 8, Montréal, avril 1998, 59 pages

ENTRELACS

Revue de poésie
N° 4, Montréal, 1997, 33 pages

LES BONNES INTENTIONS

Benoît Chaput
Myrdinn, Brive, 1998, 13 pages

LA SOURCE SALMIÈRE

Anne-Marie Beekman
L'Oie de Cravan, Montréal, 1997
20 pages

DAVID CANTIN

Depuis 1990, Maïcke Castegnier anime un des lieux les plus intéressants et méconnus de la poésie québécoise contemporaine. En marge des principales maisons d'édition, L'Oie de Cravan publie de courtes plaquettes où l'audace graphique se mêle à l'originalité très particulière du contenu. Sensible à la liberté créatrice, on découvre une véritable passion pour la littérature dans ces livres, qui n'hésitent pas à nous surprendre. Il y a d'abord *La Revue des animaux*, qui se présente comme un espace de rencontres imprévues pour plusieurs artistes québécois et européens.

Dans le numéro huit, plus de 40 écrivains (de Roland Giguère à Carle Coppens) se sont groupés autour du thème «contre temps». Malgré quelques faiblesses, on ressent un plaisir immense dans ce bestiaire fantaisiste qui ne recule jamais face à sa propre naïveté. Il faut croire que l'humour joue un rôle déterminant dans ces poèmes et ces illustrations aux leurs surréalistes. On n'a qu'à écouter cette fable existentielle de Guy Marchamps: «Il a fait du temps / Il a compté les heures / les jours les semaines / les années les années / Quand il en eut assez / il les offrit à l'homme / qui portait à la ceinture / un trousseau de clefs des champs / Dehors il faisait un temps des verbes / être aimer vivre / il ne savait pas comment / conjurer sa vie / Alors il a reculé l'heure / pendant des jours / des semaines des années / puis est disparu / dans la nuit des temps.»

Avec des moyens encore plus modestes, *Entrelacs* demeure une autre revue de poésie à surveiller attentivement. Suivant l'exemple de Castegnier, Eric Latendresse cherche à maintenir un lieu de passage ouvert à tous. On peut d'ailleurs lire quelques poèmes d'André Roy et d'Anne-Marie Alonzo dans le quatrième numéro. Ou encore, cet extrait des «expérimentales» d'Olivier Gilbert: «Le cheval tourne autour du manège. Le manège racle le sol de sue, le cavalier rouge son frein, sa casaque, ses bottes. Le fouet claque, au hasard des nuages, les bulles d'air

et les buses tombent, rompues en plein vol. Les mares d'alcool bouent, le ciel accapare les mouvements. (C'est la révolution.) Dans l'ancre de l'univers de synthèse, la cité s'abrutit des lourdeurs des peuplades.»

Chaput et Beekman

À la tête des Éditions L'Oie de Cravan, il y a aussi Benoît Chaput qui revient avec *Les Bonnes Intentions* chez Myrdinn (publié à Brive en France). Déjà, en 1992, *Loin de nos bêtes* faisait découvrir une voix simple et authentique. Dans son dernier opuscule, Chaput trace quelques portraits en prose autour de certains mots révélateurs (argent, catholicisme, politique, mariage, liberté, sexualité, sincérité). Je dois pourtant me rendre à la page finale afin de renouer avec le charme discret des poèmes de *Loin de nos bêtes*: «Les travaux ont tous été remis. Il regarde les mots alignés devant lui et mesure tout ce qui a été perdu aujourd'hui dans la transmutation de la chair au verbe: le monde du cœur. Nous travaillerons dur pour en oublier les couleurs. Il questionne entièrement ce que fouille son esprit: ces textes qu'il veut objet, ces bases sur lesquelles il juge. Il aurait aimé trouver là un équilibre que son corps et les circonstances de sa vie lui ont toujours refusé, mais il n'est pas daps: derrière le paravent de la feuille, de bonnes intentions affichées, il y a une chair sourde qui hurle à une chair muette de se tenir tranquille.»

Autre surprise à L'Oie de Cravan, *La Source Salmière* de Anne-Marie Beekman est un curieux traité de l'eau qui parle d'un endroit bien réel, une source thermale en ruine, en prenant à revers des apparences, par la racine qui touche à l'inconscient. De cet endroit Beekman revêt le monde sous un angle tout à fait inhabituel, parcourant une étrange et dense transmutation de l'univers. Dans le mouvement du poème, des aphorismes s'enchaînent pour saisir cette éclosion amoureuse de la genèse intérieure «à un instant précis d'équilibre entre vie et mort». On retourne ainsi vers une naissance qui ne s'arrête jamais, semblable à l'infini des possibles que symbolise l'eau: «Je parle de thermes assignés par la ronce. Le vitrail orange a contenu l'aube de l'eau, retenu la lueur des grilles. La mort de l'eau délimite un non-lieu prononcé à voix basse. La soif cliquette sur les verres brisés. La soif plante ses puits brûlants dans les hautes terres et cloue l'improbabilité des sources. De grands canards d'étoupe brûlent dans le vent. Il ne reste de l'eau qu'une porte murée. La boue lèche ses lèvres dans les coquilles vertes. Mon maître bat ses flancs dans les marais.» Ce volume est d'ailleurs le premier de la collection «L'Ancre» consacrée à la résonance particulière que trouvent certains lieux en la poésie. En somme, ces animaux sont véritablement de drôles de bêtes à fréquenter, au cours de la saison estivale qui s'amorce.

Fiction et espace

Le cœur urbain du déplacement

Madeleine Monette et l'imaginaire de la ville

Dans quelle mesure et de quelle manière l'espace dans lequel s'inscrit le quotidien des auteurs devient-il un espace mental qui inspire, nourrit ou construit l'écriture? En d'autres termes, comment le décor, le paysage que s'est choisi l'écrivain pour évoluer est-il concrètement lié à sa pratique scripturale? En quoi l'espace maritime de la Gaspésie, l'espace blanc du Grand Nord, l'espace urbain de la grande ville ou les plaines manitobaines s'inscrivent-ils dans la page blanche aussi bien que dans l'imaginaire des auteurs qui les côtoient tous les jours? Ce sont les questions que nous avons posées aux écrivains francophones d'ici, afin d'apprendre d'eux les mécanismes mentaux, les affinités électives qui les ont poussés à métamorphoser un espace géographique en espace de la fiction et, au bout du compte, à plonger dans la fiction de l'espace.

BLANDINE CAMPION

«La vue d'un pont transforme-t-elle un tant soit peu votre journée?» C'est cette question, extraite d'une œuvre de Pierre Morency, qui sert d'épigraphe au dernier roman en date de Madeleine Monette, *La Femme furieuse*. La figure du pont, en effet, est un élément spatial qui a son importance non seulement dans la vie de l'un des personnages principaux du roman, Camille, mais aussi et surtout dans celle de l'auteure. Car Madeleine Monette est née et a vécu à Montréal, qui est une île. Elle vit désormais à Manhattan, qui est aussi, incidemment, une île.

Le pont constitue donc pour elle un élément important de l'espace dans la mesure où, comme elle nous l'a confié, il représente à la fois une figure de la démarcation, (tout comme la rivière ou la ligne de chemin de fer) et une figure du fil conducteur. Lien et exclusion, relation et discrimination sont en effet à la base de *La Femme furieuse*, roman dans lequel l'auteur a pu satisfaire son désir de parler de la discrimination existant entre des gens qui ne sont pas, après tout, si différents que ça.

Montréal-New York, aller-retour perpétuel

Au delà de cette première dialectique entre la barrière et la passerelle, il en est une autre qui nourrit à la fois l'imaginaire et l'écriture de la romancière: celle qui met face à face, puis côte à côte deux villes, Montréal et New York. Lorsqu'on lui demande ce qui a motivé le déplacement de l'une à l'autre, Madeleine Monette tient tout d'abord à préciser qu'il n'a jamais été la conséquence du désir d'un nouvel espace: «Je suis d'abord et avant tout une Nord-Américaine et j'éprouvais un sentiment de familiarité avec cette ville qui est un voyage permanent. Mon arrivée à New York a été le fruit d'un hasard, mais j'étais déjà naturellement disposée à voyager. Et dans le voyage, je ne cherche pas des miroirs, des gens en qui je peux me reconnaître, ou bien des espaces qui m'apaisent. New York est une ville polyphonique, qui nous rive dans la vivacité de l'instant. C'est un lieu où j'ai pu vivre mon américanité avec une perspective francophone.»

Les romans de Madeleine Monette empruntent bien sûr des éléments à l'espace new-yorkais, mais cet espace reste vu par une femme québécoise, dont l'imaginaire a été formé au Québec.

Interrogée sur la manière dont s'est opérée la fusion entre cet imaginaire québécois et l'espace new-yorkais, l'auteure souligne que cet amalgame s'est produit lentement, par étape, au fil des œuvres. Son premier roman, *Le Double Suspect*, paru en 1980, met en scène deux grandes villes, Rome et Montréal. Il marque, pour la romancière, une ouverture à des espaces étrangers et a surtout suscité un plaisir d'être dans des espaces à découvrir: «J'ai toujours le désir d'appréhender le connu à partir de l'inconnu, puisque pour moi l'étranger engendre le familier.» Écrit à New York, *Le Double Suspect* nous parle donc avant tout de la grande ville étrangère.

Un premier déplacement s'opère avec *Petites Violences*, deux ans plus tard. Le prologue de ce roman en effet s'ouvre sur la traversée d'une frontière, celle qui mène de Montréal à New York. Mais dans ce deuxième roman, cette dernière est encore présentée du point de vue d'une nouvelle venue: «J'étais encore une étrangère, une touriste qui regardait une nouvelle ville. Déjà pourtant, dans ce roman-là, je contestais les frontières englobantes de l'Amérique. New York était pour moi une ville non encore intériorisée, au contraire de Montréal.» Car Montréal constitue avant tout pour la romancière une réalité sous-entendue dans l'écriture, qu'elle nomme une «conviction implicite», ce qui explique le peu de descriptions ou le peu de lieux véritablement nommés dans ses textes.

A travers sa familiarité avec New York et Montréal, c'est de la culture même des grandes villes occidentales que parle Madeleine Monette: «À mes yeux, il n'existe plus de séparation entre New York, Paris, Rome, Montréal. Et *La Femme furieuse* est vraiment un roman écrit à partir des deux centres simultanément de ma vie, sans que cela soit déchirant.»

Amandes et Melons, paru en 1991, Madeleine Monette le définit comme «un roman de l'espace plus intérieur». La ville y reste toujours en arrière-plan et, si elle peut aisément être reconnue comme Montréal, elle n'est jamais



MARTIN CHAMBERLAND

Madeleine Monette

nommée, «ce qui permet une plus grande liberté dans l'imagination de l'auteur comme dans celle du lecteur.»

La Femme furieuse, paru l'année dernière, constitue un tournant dans la relation de la romancière à l'espace. «Ce roman marque le point où la ville que j'habite est devenue une réalité subjective, intériorisée. New York est maintenant une ville que je peux imaginer. Avant, elle restait pour moi un spectacle.» Mais la ville dans laquelle se déroule l'action est une ville fictive, un espace pensé, fabriqué par la romancière qui décrit à travers elle toutes les grandes villes des années 90, toutes les grandes villes du monde actuel, ce qui lui a permis la connaissance de New York.

À travers sa familiarité avec New York et Montréal, c'est de la culture même des grandes villes occidentales que parle Madeleine Monette: «À mes yeux, il n'existe plus de séparation entre New York, Paris, Rome, Montréal. Et *La Femme furieuse* est vraiment un roman écrit à partir des deux centres simultanément de ma vie, sans que cela soit déchirant.»

Déplacée, mais ancrée dans le présent

Plutôt que de déchirement, Madeleine Monette préfère en effet parler de déplacement: «Je suis déplacée partout. Quand on est parti une fois, vivre ailleurs nous change. Mais l'endroit que l'on quitte change aussi.» Le départ, le voyage finissent par abolir la ligne de partage entre le passé et le présent et permettent un aller-retour continu entre un espace et un autre, entre une culture et une autre: «Tout devient relatif et incertain. On affronte de nouveaux systèmes de règles qui nous incitent à refaire les règles.» Ailleurs et ici deviennent alors des «sites de tension». «Vivre ailleurs, c'est comme écrire. Dans les deux cas, il faut défaire son identité, déconstruire le moi. Je me sens multiple et incomplète à la fois, ce qui est la position de la plupart des femmes modernes, obligées qu'elles sont de toujours refaire les règles, elles aussi.»

Et ses personnages dans tout cela? Quels rapports entretiennent-ils avec l'espace? «Chacun de mes personnages existe dans son rapport concret au monde physique. Mais leurs espaces ne sont pas pré-construits. C'est l'écriture qui en décide. J'ai bien sûr, avant de commencer, un sens du lieu, un sens très concret, mais c'est dans l'écriture que l'espace s'élabore. Ainsi, l'espace immédiat de mes personnages tient directement à l'écriture. Et je ne me sens pas tenue de respecter la réalité ou d'être fidèle à des modèles. Je me laisse guider par l'impression à produire.»

Enfin, quand on lui parle d'espace intérieur, Madeleine Monette répond avec beaucoup de poésie que, pour elle, «l'espace intérieur, c'est avant tout le présent, ce présent constitué non par la mémoire, qui est une fabrication, mais par la force actuelle du passé», que l'auteure conçoit comme une force agissante. «Le passé, c'est le cœur mouvant du présent. Chaque moment de la vie est un espace qui s'élargit et dans lequel s'emboîte le précédent, autour du passé qui en constitue le noyau. Je vis dans une perpétuelle sensation de synchronie, qui me donne le sentiment d'une connaissance immédiate. Pour moi, tout existe en même temps.»

Les grands poètes

Émile Nelligan
Poésies complètes
TYPO

«Dans une bourgade de la Manche, dont je ne me rappelle pas le nom, vivait, il n'y a pas si longtemps, un hidalgo.»

À l'intérieur du Métro Berri-UQAM
Téléphone : (514) 845-5243

Émile Nelligan
Poésies complètes
préface de Claude Beausoleil
7,95\$

L'homme rapaillé
poésie
12,95\$

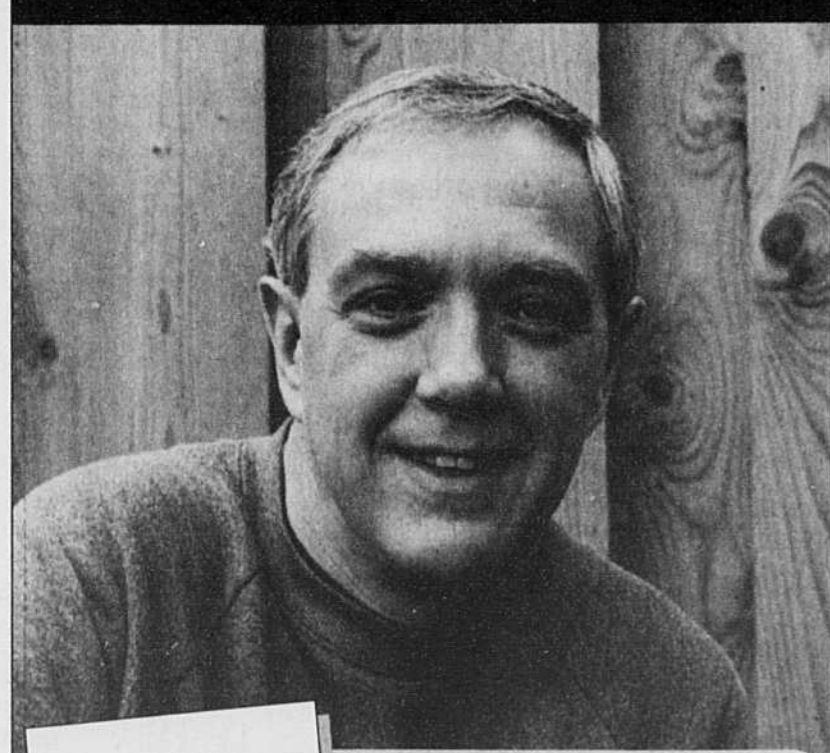
Gaston Miron
L'homme rapaillé
TYPO

GASTON MIRON

LE GROUPE VILLE-MARIE LITTÉRAIRE

TYPO
La passion de la littérature

XYZ éditeur

Sergio Kokis
L'art du maquillage

XYZ éditeur félicite
Sergio Kokis
Grand Prix des Lectrices
Elle Québec 1998 pour
L'art du maquillage

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
XYZ éditeur Téléphone : (514) 525.21.70 • Télécopieur : (514) 525.75.37
Courrier électronique : xyz@edimink.net

sylvie Germain



Tobie des marais

roman

26,50\$

«Voici une écriture réellement romanesque, créatrice donc d'univers singuliers - le début du récit est proprement étourdissant de maestria littéraire -, où s'exprime une réflexion spirituelle d'une acuité sans concessions. Rares sont les écrivains qui parviennent à cet équilibre!»

Jorge Semprun

«Une fable éclatante de beauté et tout à la fois d'une terrible violence»

Jean-Pierre Denis

GALLIMARD

LIVRES
LITTÉRATURE FRANÇAISE

Les pèlerins de la foi

Dans la veine historique du Nom de la rose

PARAMOUR

Henri Gougaud
Le Seuil, Paris, 1998, 202 pages

GYLAINE MASSOUTRE

Lorsqu'on lui a attribué le Grand Prix de l'humour noir pour son premier roman, *Le Grand Partir*, en 1978, on a couronné en Henri Gougaud un conteur amoureux de légendes médiévales, pleines de diables et de fous de Dieu. Il leur a consacré ensuite une quinzaine de romans, en passant par un récit indien et un essai sur les Cathares. L'errance et le dépassement de soi sont ses thèmes favoris. Auparavant, cet auteur éclectique avait signé des textes pour Gréco, Ferrat, Reggiani et les Frères Jacques.

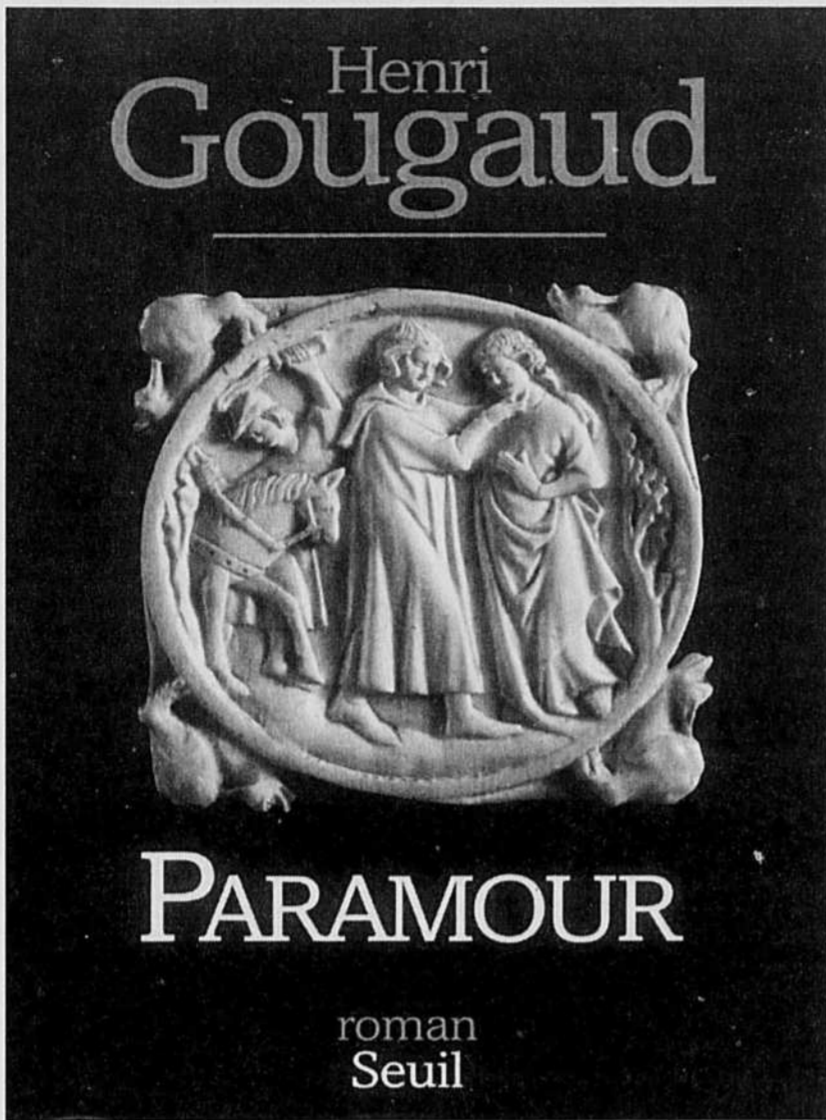
Gougaud écrit dans la même veine historique que *Le Retour de Martin Guerre* et *Le Nom de la rose*. *Paramour* se passe dans le sud de la France. Il vibre d'une Occitanie au verbe foisonnant. C'est pourquoi l'auteur utilise des mots anciens, aux couleurs locales, chaudes et attrayantes. Le texte est facile à suivre, mais le propos est ambitieux: mettre en lumière une croyance en un dieu qui est le simple «*sac que l'on aime à remplir de songes*». Ni l'exactitude ni le souci d'une époque ne fondent l'originalité du livre. C'est l'histoire d'une initiation insensée, où la terreur du ciel déclenche de satanées hérésies, bonnes à vivre.

Vous l'aurez deviné, on s'amuse beaucoup dans le monde poétique de Gougaud. «*Le paradis n'est pas un lieu de l'univers, mon fils, mais un état de ton être*». C'est à partir de cette croyance religieuse, d'un catholicisme au sens très large, que quelques illuminés traversent sereinement les calamités de leur époque et de la vie. S'ils nous paraissent extravagants, c'est qu'ils sont capables d'émerveillement en toute occasion.

L'enfer sur terre

Ce roman se présente comme un récit de voyage, aux sens propre et spirituel. L'histoire débute lors d'une épidémie de peste en Avignon, dont Mathieu est originaire. Après la mort de son maître, pestiféré, et celle de ses parents, Mathieu se retrouve jeté sur le chemin avec sa sœur Angèle. Les voici rescapés d'une apocalypse, et leur raison est grandement éprouvée par les circonstances. Pour survivre à leur malheur, ils nomment cette redoutable épidémie mortifère, par euphémisme, «*l'incompréhensible bonté divine*».

Gougaud n'a pas aucun mal à évoquer la misère humaine, l'effroyable condition de tous ces pauvres hères. Il la décrit rapidement, sans trop s'émouvoir. Heureusement, dans cette tourmente et en dépit de la violence ambiante, il arrive des rencontres pacifiantes. Par exemple, un frère de route, nommé Bernard Faidit, transmet à Mathieu son sourire de sage: «*Ne gaspille pas tes forces en jérémiades, ta vie véritable est longue, plus longue que ce bout de temps étroitement serré entre ta naissance et ta mort. Elle est faite d'intempéries, de soleils et de ténèbres, de découvertes et d'accomplissements*». C'est avec cette légèreté, qui frise une insolence toute



métaphysique, qu'ils repoussent ensemble les tentations fatales. Ils conjurent les fantômes et surmontent, le regard haut, leur peur panique des nombreux présages de mort qu'ils aperçoivent.

Le mouvement naturel de l'amour

Le roman de Gougaud a un illustre modèle. Il s'agit d'un livre singulier, intitulé *Le Moine*, de M.-G. Lewis (1777-1818). Antonin Artaud fut un des premiers à le faire connaître en français. Dans ce roman anglais, qui fit sensation et même scandale à son époque, une atmosphère surnaturelle, «*une sorte de sorcellerie verbale*», écrit Artaud, réussit à semer le trouble. Aujourd'hui encore, certaines vérités intellectuelles, spiritualistes ou religieuses ébranleront ses lecteurs. L'irréalité y captive, grâce à des images qui «*trainent après elles un véritable courant de vie prometteur, comme dans les rêves, de nouvelles existences et d'actions à l'infini*» (Artaud).

André Breton raffolait de ce livre, qu'il jugeait l'un des chefs-d'œuvre du roman fantastique. Lautréamont suivit également le sillage de cette merveilleuse histoire. *Paramour*, quoique moins dérangeant, s'inscrit à son tour dans cette veine, qui met en scène une compréhension toute médiévale des Écritures.

On pense aux expériences des saints ermites en lisant *Paramour*. Mais ce n'est pas une hagiographie. Il arrive en effet que le «*chercheur*» de Dieu se détourne des vérités célestes. La rédemption lui échappe, et le voici ramené sur terre brusquement. Sur ces visages anonymes, un

peu égarés, chacun peut quand même lire la trace de l'amour de Dieu. Pour Gougaud, la leçon est de ne jamais maudire la vie, quelles qu'en soient les épreuves.

LE SIEUR DIEU

Franz-Olivier Giesbert
Grasset, Paris, 1998, 409 pages

Décidément, l'épopée médiévale et métaphysique est à la mode. On connaissait surtout Giesbert pour ses essais biographiques et politiques, consacrés à François Mitterrand et à Jacques Chirac. Avec *Le Sieur Dieu*, il nous entraîne loin de l'actualité.

L'histoire se déroule, elle aussi, dans le sud de la France, en Provence. On est au XVI^e siècle, aux côtés d'un maître chirurgien, aventurier et redresseur de torts à l'occasion. Il s'appelle Jehan Dieu de La Viguerie. Il parle aux chats, aux corbeaux, aux vieilles femmes et même aux pierres de la montagne.

Jehan rédige un journal dans lequel il épanche sa sensibilité souvent écorchée par sa pratique de chirurgien. Il se voue à Jésus et à tous les saints pour continuer son œuvre de médecin. Parfois même à Bouddha et à Confucius. Excédé par l'horreur humaine, il va bientôt entreprendre une croisade du Bien contre le Mal.

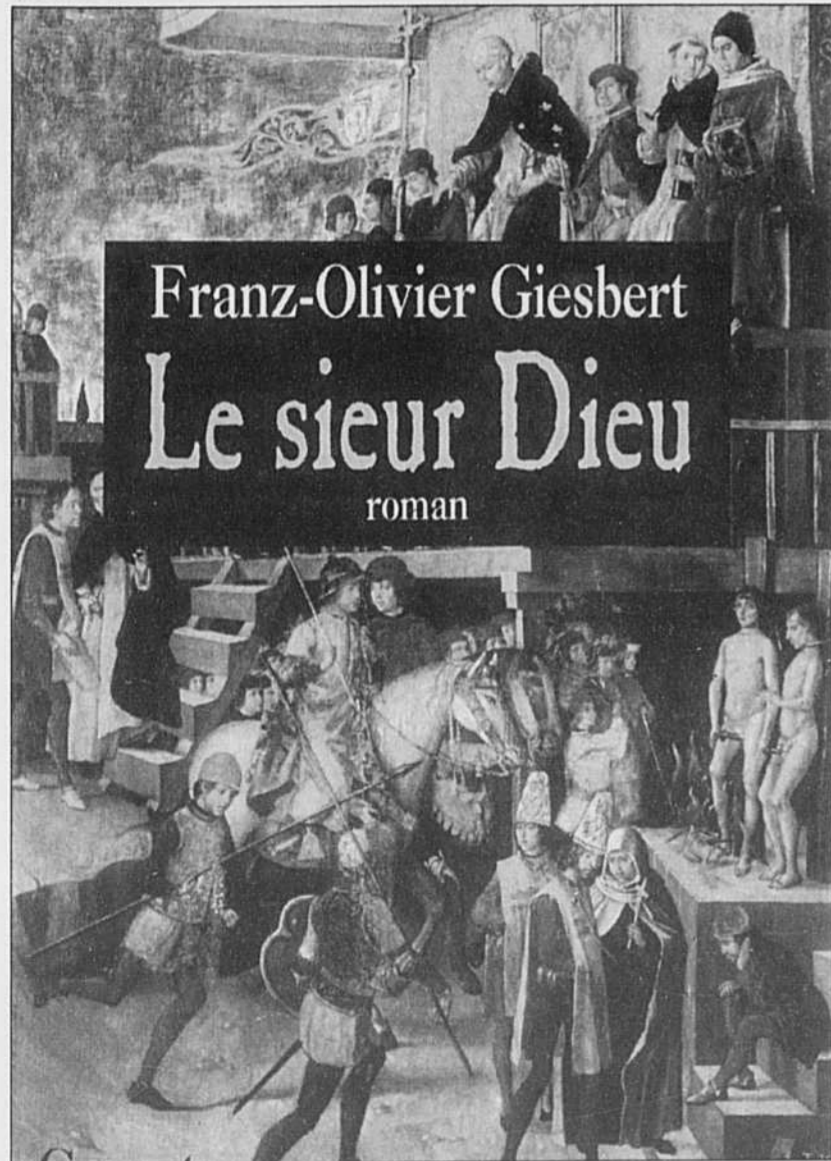
C'est une sordide histoire de mœurs qui déclenche l'affaire. Appelé pour constater le décès d'une fillette, Jehan se révolte contre le viol et le meurtre sauvage de l'enfant, dont le foie a été prélevé. Un homme est arrêté et condamné pour ce forfait. Mais d'autres cas se présentent. Jehan décide de purger la région.

Il entreprend alors une discrète enquête policière, recueillant témoignages et croyances à travers lesquels il chemine en élaborant ses propres hypothèses. Les criminels potentiels pullulent. En particulier les vaudois. Pratiquant la mendicité, ils critiquent l'Eglise. La pauvreté est pour eux la suprême vertu enseignée par le Christ. On les pourchasse pour hérésie.

Giesbert s'attache à ces gens, bons ascètes mais mauvais politiciens, incapables de composer avec les pouvoirs temporels et ecclésiastiques. Où ils passent, on les accuse de tous les maux. Des massacres contre eux sont même perpétrés. Bien sûr, l'Inquisition y joue un rôle actif, armant le bras de cruels bourreaux. Le sieur Dieu en est le témoin, une sorte de journaliste du temps.

Qui a donc intérêt à voler des foies de vierges? Les vaudois? les juifs? d'infortunés originaux? Des indices vont peu à peu surgir, et Jehan passe lui-même devant l'Inquisition. On y entre avec lui dans la salle des tortures. Son aimée, Catherine Pellenc, y laissera la peau. Jehan réussit à prendre la fuite. Il trouvera le meurtrier, mais l'essentiel était-il là?

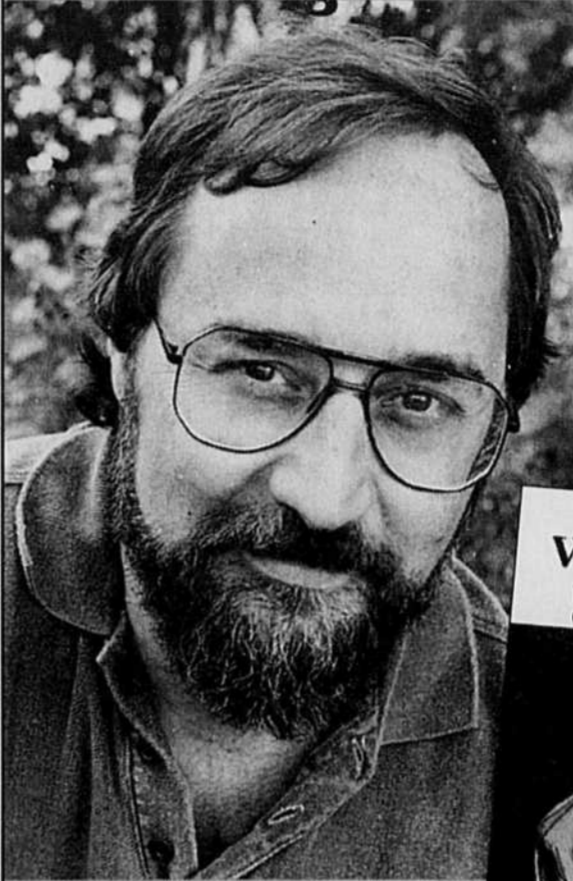
Le roman de Giesbert est moins truculent et imagé que celui de Gougaud. Mais son écriture est plus simple. Il repose sur des lectures, notamment des livres anciens consacrés tant à la chirurgie de l'époque qu'aux vaudois. Des historiens aussi reconnus que Jean Favier et Emmanuel Le Roy Ladurie se sont même penchés sur le manuscrit du sieur Dieu.



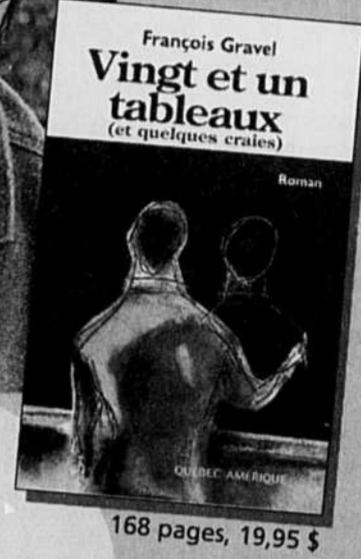
J'AI LE GOÛT DE L'ÉTÉ

QUÉBEC AMÉRIQUE LITTÉRATURE

François Gravel



Vingt et un tableaux (et quelques craies)



«[...] une œuvre personnelle et dénuée de prétention qui fait de lui l'un de nos meilleurs romanciers populaires, dans l'acceptation la plus noble du terme.» Stanley Péan, *Ici*

«[...] un texte incisif, plein d'esprit [...]» Blandine Champion, *Le Devoir*

168 pages, 19,95 \$

Noël Audet

L'Ombre de l'épervier

Le roman qui a inspiré la série télévisée!

«Monsieur Audet [...] à vous le labeur et ses bonheurs [...] à moi et à d'autres l'usufruit de votre beau chef-d'œuvre.» Réginald Martel, *La Presse*

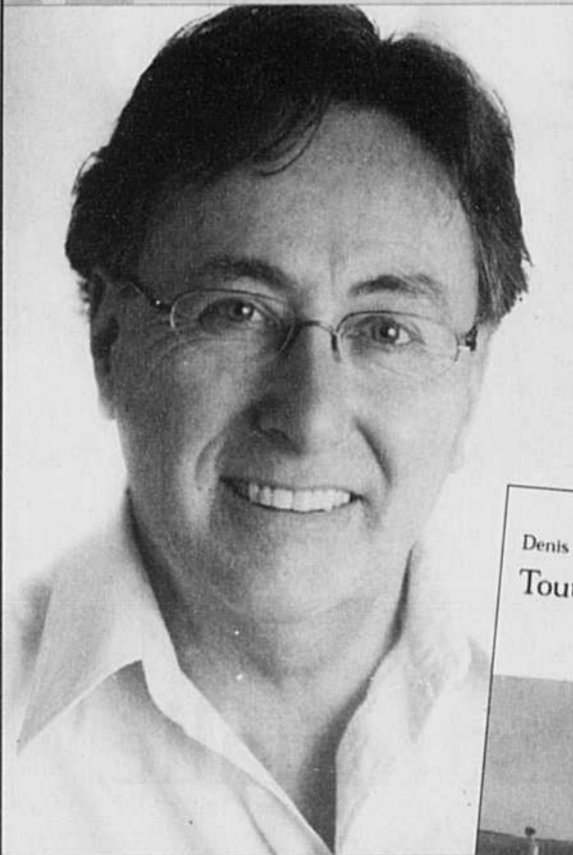
«Son écriture n'est pas seulement irréprochable, elle vous tient sous son charme dès les premières lignes.» Marie-Claude Fortin, *Voir*



516 pages, 14,95 \$

MAINTENANT EN FORMAT POCHE

Denis Pelletier



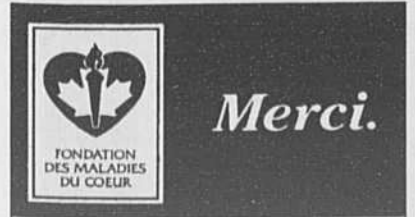
Tout l'été, l'éternité

Une quête d'une exigence extrême : celle de l'inspiration et, mieux encore, celle d'une vie inspirée.

Julien Bernard était devenu un écrivain désabusé lorsqu'il rencontra Elléna...



190 pages, 19,95 \$



De Winnie l'Ourson à Heidegger
Librairie Gallimard :
3700 boul. St-Laurent, tél. : 499-2012
fax : 499-1535 www.gallimard-mtl.com

LES ARTS

NOUVELLES QUÉBÉCOISES

La Corriveau

Philippe-Joseph Aubert de Gaspé

Philippe-Joseph Aubert de Gaspé (1786-1871), descendant d'une famille illustre, occupe une place de choix parmi les romanciers et mémorialistes canadiens-français du XIX^e siècle. Si sa carrière littéraire a été entamée sur le tard (il a 67 ans lors de la parution de son premier ouvrage), elle n'en a pas moins laissé deux œuvres qui ont, à toutes les époques, reçu un accueil plus que chaleureux du public et de la critique. Ses *Mémoires* (1866) constituent un précieux témoignage sur la société canadienne du début du XIX^e siècle, et *Les Anciens Canadiens* (1863; coll. «10/10», Stanké, Montréal, 1987, 314 pages; coll. «Les Meilleures Romans québécois du XIX^e siècle», Fides, Montréal, 1996, 1144 pages), dont est extrait le conte qui suit, alliant roman historique et roman de mœurs, offre un exemple toujours aussi probant du talent de conteur de cet avocat de formation, fidèle animateur de la vie littéraire de son époque.

Si donc qu'un jour, mon défunt père, qui est mort, avait laissé la ville pas mal tard, pour s'en retourner chez nous; il s'était même divertit, comme qui dirait, à pintocher tant soit peu avec ses connaissances de la Pointe-Lévis: il aimait un peu la goutte, le brave et honnête homme! à telle fin qu'il portait toujours,

quand il voyageait, un flacon d'eau-de-vie dans son sac de loup marin; il disait que c'était le lait des vieillards. [...]

Si donc que, quand mon défunt père voulait partir, il faisait tout à fait nuit. Ses amis firent alors tout leur possible pour le garder à coucher, en lui disant qu'il allait bien vite pas-

ser tout seul devant la cage de fer ou la Corriveau faisait sa pénitence, pour avoir tué son mari.

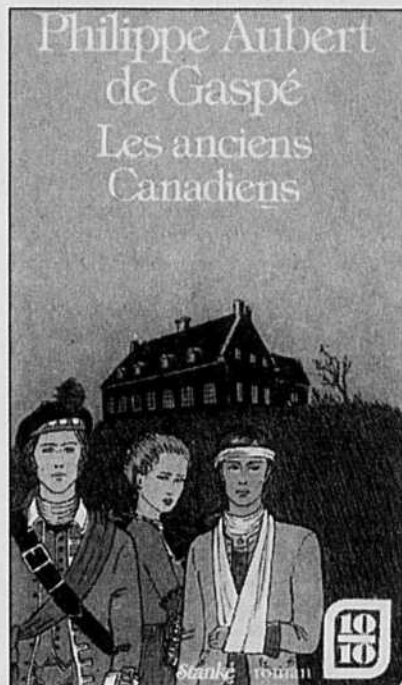
Vous l'avez vue vous-mêmes, mes messieurs, quand j'avons quitté la Pointe-Lévis à une heure: elle était bien tranquille dans sa cage, la méchante bête, avec son crâne sans yeux; mais ne vous y fiez pas; c'est une sournoise, allez! Si elle ne voit pas le jour, elle sait bien trouver son chemin la nuit pour tourmenter le pauvre monde.

Si bin, toujours, que mon défunt père, qui était brave comme l'épée de son capitaine, leur dit qu'il ne s'en souciait guère; qu'il ne lui devait rien à la Corriveau; et un tas d'autres raisons que j'ai oubliées. Il donne un coup de fouet à sa guevalle [cavale], qui allait comme le vent, la fine bête! et le voilà parti. Quand il passa près de l'esquette, il lui sembla bien entendre quelque bruit, comme qui dirait une plainte; mais comme il venait un gros soroué [sud-ouest], il crut que c'était le vent qui sifflait dans les os du calàbre [cadavre]. Pu n'y moins, ça le tarabustait [tarabustait], et il prit un bon coup, pour se reconforter. Tout bin considéré, à ce qu'il se dit, il faut s'enr'aider entre chrétiens: peut-être que la pauvre créature [femme] demande des prières. Il ôte donc son bonnet, et récite dévotement un déprofundi à son intention; pensant que, si ça ne lui faisait pas de bien, ça ne lui ferait pas de mal et que lui, toujours, s'en trouverait mieux. [...]

Arrivé sur les hauteurs de Saint-Michel, que nous avons passées tantôt, l'endormitoire le prit. Après tout, ce que se dit mon défunt père, un homme n'est pas un chien! faisons un somme; ma guevalle et moi nous nous en trouverons mieux. Si donc, qu'il dételle sa guevalle, lui attache les deux pattes de devant avec ses cordeaux, et lui dit: «Tiens, mignon-ne, voilà de la bonne herbe, tu entends couler le ruisseau: bonsoir.»

Comme mon défunt père allait se fourrer sous son cabrouette pour se mettre à l'abri de la rosée, il lui prit la fantaisie de s'informer de l'heure. Il regarde donc les trois Rois au sud, le Chariot au nord, et il en conclut qu'il est minuit. C'est l'heure, qu'il se dit, que tout honnête homme doit être couché.

Il lui sembla cependant tout à



coup que l'île d'Orléans était tout en feu. Il saute un fossé, s'accote sur une clôture, ouvre de grands yeux, regarde, regarde... Il vit à la fin que des flammes dansaient le long de la grève, comme si tous les fi-follets du Canada, les damnés, s'y fussent donné rendez-vous pour tenir leur sabbat. [...]

— Si donc, dit José, que le défunt père, tout brave qu'il était, en avait une si fichue peur, que l'eau lui dégouttait par le bout du nez, gros comme une paille d'avoine. Il était là, le cher homme, les yeux plus grands que la tête, sans oser bouger. Il lui sembla bien qu'il entendait derrière lui le tic tac qu'il avait déjà entendu plusieurs fois pendant sa route; mais il avait trop de besogne par devant, sans s'occuper de ce qui se passait derrière lui. Tout à coup, au moment où il s'y attendait le moins, il sent deux grandes mains sèches, comme des griffes d'ours, qui lui serrent les épaules: il se retourne tout effarouché, et se trouve face à face avec la Corriveau, qui se grapignait amont lui. Elle avait passé les mains à travers les barreaux de sa cage de fer, et s'efforçait de lui grimper sur le dos; mais la cage était pesante, et, à chaque élan qu'elle prenait, elle retombait à terre avec un bruit rauque, sans lâcher pourtant les épaules de mon pauvre défunt père, qui pliait sous le fardeau. S'il ne s'était pas tenu solidement avec ses deux mains à la clôture, il aurait été si saisi d'horreur qu'on aurait entendu l'eau qui lui tombait de la tête sur la clôture, comme des grains de gros plomb à canard.

— Mon cher François, dit la Corriveau, fais-moi le plaisir de me mener danser avec mes amis de l'île d'Orléans.

— Ah! satanée bigre de chienne! cria mon défunt père [c'était le seul jurément dont il usait, le saint homme, et encore dans les grandes traverses]. [...] Satanée bigre de chienne, lui dit mon défunt père, est-ce pour me remercier de mon déprofundi et de mes autres bonnes prières que tu veux me mener au sabbat? Je pensais bien que tu en avais, au petit moins, pour trois ou quatre mille ans dans le purgatoire pour tes fredaines. Tu n'avais tué que deux maris: c'était une misère! Aussi ça me faisait encore de la peine, à moi qui ai toujours eu le cœur tendre pour la créature, et je me suis dit: «Il faut lui donner un coup d'épaule»; et c'est là ton remerciement, que tu veux monter sur les miennes pour me traîner en enfer comme un hérétique!

— Mon cher François, dit la Corriveau, mène-moi danser avec mes bons amis; et elle cognait sa tête sur celle de mon défunt père, que le crâne lui résonnait comme une vessie sèche pleine de cailloux.

— Tu peux être sûre, dit mon défunt père, satanée bigre de fille de Judas l'Isariote, que je vais te servir de bête de somme pour te mener danser au sabbat avec tes jolis mignons d'amis!

— Mon cher François, répondit la sorcière, il m'est impossible de passer le Saint-Laurent, qui est un fleuve béni, sans le secours d'un chrétien.

— Passe comme tu pourras, satanée pendue, que lui dit mon défunt père; passe comme tu pourras: chacun son affaire. [...]

Le tambour-major cesse enfin tout à coup de battre la mesure sur sa grosse marmite. Tous les sorciers s'arrêtent et poussent trois cris, trois hurlements, comme font les sauvages quand ils ont chanté et dansé «la guerre», cette danse et cette chanson par lesquelles ils préludent toujours à une expédition guerrière. L'île en est ébranlée jusque dans ses fondements. Les loups, les ours, toutes les bêtes féroces, les sorciers des montagnes du nord s'en saisissent, et les échos les répètent jusqu'à ce qu'ils s'éteignent dans les forêts qui bordent la rivière Saguenay.

Mon pauvre défunt père crut que c'était, pour le petit moins, la fin du monde et le jugement dernier.

Le géant au plumet d'épINETTE frappe trois coups; et le plus grand silence succède à ce vacarme infernal. Il élève le bras du côté de mon

défunt père, et lui crie d'une voix de tonnerre: «Veux-tu bien te dépêcher, chien de chrétien, de traverser notre amie? Nous n'avons plus que quatorze mille quatre cents rondes à faire autour de l'île avant le chant du coq: veux-tu lui faire perdre le plus beau du divertissement?»

— Va t'en à tous les diables d'ouï tu sors, toi et les tiens, lui cria mon défunt père, perdant enfin toute patience.

— Allons, mon cher François, dit la Corriveau, un peu de complaisance! Tu fais l'enfant pour une bagatelle; tu vois pourtant que le temps presse: voyons, mon fils, un petit coup de collier.

— Non, non, fille de Satan!, dit mon défunt père. Je voudrais bien que tu fusses encore le beau collier que le bourreau t'a passé autour du cou, il y a deux ans: tu n'aurais pas le sifflet si affilé.

Pendant ce dialogue, les sorciers de l'île reprenaient leur refrain:

Dansons à l'entour,
Tourne-lour;
Dansons à l'entour.

— Mon cher François, dit la sorcière, si tu refuses de m'y mener en chair et en os, je vais t'étrangler; je monterai sur ton âme et je me rendrai au sabbat. Ce disant, elle le saisit à la gorge et l'étrangla.

— Comment, dirent les jeunes gens, elle étrangla votre pauvre défunt père?

— Quand je dis étranglé, il n'en valait guère mieux, le cher homme, reprit José, car il perdit tout à fait connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, il entendit un petit oiseau qui criait: qué-tu?

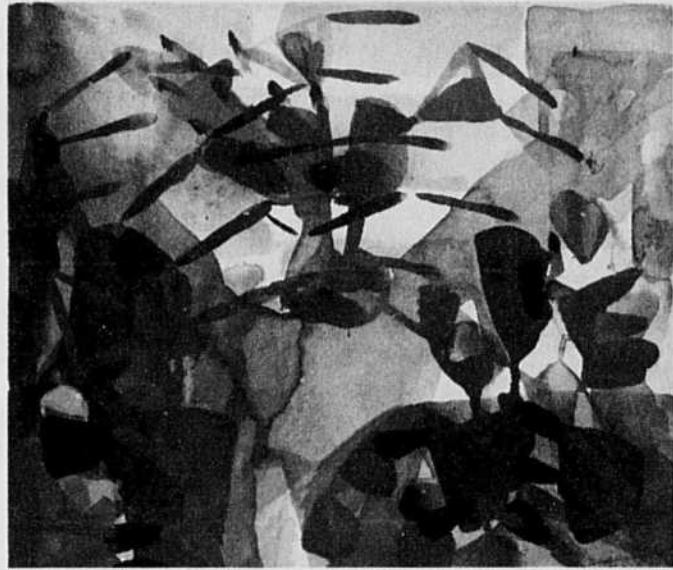
— Ah ça!, dit mon défunt père, je ne suis donc point en enfer, puisque j'entends les oiseaux du bon Dieu! Il risque un œil, puis un autre, et voit qu'il fait grand jour; le soleil lui reluisait sur le visage.

Le petit oiseau, perché sur une branche voisine, criait toujours: qué-tu?

— Mon cher petit enfant, dit mon défunt père, il m'est malaisé de répondre à ta question, car je ne sais trop qui je suis ce matin: hier encore je me croyais un brave et honnête homme craignant Dieu; mais j'ai eu tant de traverses cette nuit, que je ne saurais assurer si c'est bien moi, François Dubé, qui suis ici présent en corps et en âme. Et puis il se mit à chanter, le cher homme:

Dansons à l'entour,
Tourne-lour;
Dansons à l'entour.

Il était encore à moitié ensorcelé. Si bien toujours, qu'à la fin il s'aperçut qu'il était couché de tout son long dans un fossé où il y avait heureusement plus de vase que d'eau, car sans cela mon pauvre défunt père, qui est mort comme un saint, entouré de tous ses parents et amis, et muni de tous les sacrements de l'Église, sans en manquer un, aurait trépassé sans confession, comme un original au fond des bois, sauf le respect que je lui dois et à vous, les jeunes messieurs. Quand il se fut déhâlé du fossé où il était serré comme dans une étoc [étaui], le premier objet qu'il vit fut son flacon sur la levée du fossé; ça lui ramena un peu le courage. Il étendit la main pour prendre un coup; mais, bernique! Il était vide! La sorcière avait tout bu.



Paul-Émile Bédard, *Surge éternelle*, 1990. Graffiti sur papier, 18,9 x 22,6 cm. Musée d'art contemporain de Montréal. Photo: Richard-Max Tremblay.

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

BENSON & HEDGES
présente

Borduas
et l'épopée automatiste

Que ceux tentés par l'aventure
se joignent à nous

— Refus Global, août 1948

du 9 mai au 29 novembre 1998

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal - Renseignements: (514) 947-6226

«LA FUITE DE LA
CONSCIENCE»

NATHALIE
CLOUTIER

DERNIER JOUR

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest

Montréal H3G 1K4

Tél.: 847-1112 Fax: 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

E-mail: wadgorce@total.net

Web: http://www.total.net/~wadgorce

Art, musique, culture : vivement l'été!

4 juillet : soirée inoubliable!

Anton Kuerti joue les deux concertos de Brahms au festival de Lanaudière

11 juillet : dernière chance!

Picasso au musée des beaux-arts du Canada et le *Stabat Mater* de Dvorak au CNA

18 juillet : un enchantement!

Le baryton Dmitri Hvorostovsky à Joliette

Et d'autres plaisirs encore!

25-26 juillet : les églises et la Beauce

8 août : Rodin au Musée du Québec

Les beaux
détours

CIRCUITS CULTURELS

(514) 276-0207

En collaboration avec Nadeau & Rouleau L'autre voyage. Détenteur d'un permis du Québec.



Fauteuil, v. 1764-1765.
Réalise par Thomas Chippendale.
Conçu par Robert Adam.

Chippendale est installé. Il vous attend.

Un grand dessin : l'Art du Victoria and Albert Museum

De Dickens à Donatello, visitez cette exposition sans pareil mettant en lumière des œuvres associées à de célèbres noms de l'histoire de l'art.

Newcourt

Maintenant à l'affiche au Musée royal de l'Ontario

THE GLOBE AND MAIL

BIENTÔT À L'AFFICHE - LES ROBES DE DIANA :

«Dresses for Humanity», une exposition présentant 20 robes ayant appartenu à la princesse de Galles, 17 juillet - 19 août.

Recettes versées au profit d'œuvres de bienfaisance canadiennes choisies. Billets : TicketMaster, ou ROM le jour même.

LES LIEUX COMMUNS

DERNIÈRE SEMAINE

et art contemporain

THOMAS CORRIVEAU
MARLENE CREATES
ROBERT FONES
SANDRA MEIGS
DENIS ROUSSEAU

CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Jusqu'au 5 juillet 1998
Du mercredi au dimanche
De midi à 18 h
314, rue Sherbrooke Est
Téléphone : (514) 288-0811
Internet : http://www.microtec/~ciac

L'exposition a été produite par le Musée régional de Rimouski et réalisée avec l'aide du programme d'aide aux expositions du Conseil des Arts du Canada. Les œuvres ont été produites dans le cadre des Studios d'été 1997 du Centre national de sculpture Est-Nord-Est de Saint-Jean-Port-Joli.

CROWNE PLAZA
HOTEL - WEST-CENTRAL

La Brosse

CONSEIL DES ARTS

LES ARTS

ARTS VISUELS

La culture de la collection

L'art québécois vu par l'œil d'un amateur éclairé

TEMPS COMPOSÉS

LA DONATION FORGET
Musée d'art de Joliette
145, rue Wilfrid-Corbeil
Joliette
Jusqu'au 27 septembre

BERNARD LAMARCHE

L'affaire n'est pas banale. Les dernières années au Québec ne nous ont pas habitués à des activités d'éclat de la part des collectionneurs. L'art de la collection existe depuis des années au Québec — l'exemple de Borduas nous enseigne des réalités du marché et, il y a près de deux ans, l'effort plus ou moins habile du Musée d'art contemporain de Montréal, avec *L'Œil du collectionneur* et ses quinze collectionneurs accrochés aux cimaises des murs, laissait croire à une certaine vitalité du marché.

Toujours est-il que des gestes comme celui de Maurice Forget en décembre 1995 — se départir en bloc de sa collection de près de 400 œuvres au profit du Musée de Joliette — ne sont pas monnaie courante dans le milieu de l'art québécois.

Avocat spécialiste en droit des valeurs immobilières et des acquisitions d'entreprises et membre du cabinet d'avocats Martineau Walker (depuis 1970), Maurice Forget collectionne des œuvres d'art depuis la fin des années soixante-dix. Sa collection s'ajoute aux quelque 6000 œuvres du Musée de Joliette, une collection dont l'histoire est jalonnée par les offres reçues des collectionneurs-donateurs, nous rappelle la directrice France Gascon, dans l'impressionnant catalogue accompagnant la donation.

La Donation Forget comprend des œuvres canadiennes, quelques œuvres internationales, mais surtout des œuvres produites par des artistes québécois. L'entrecroisement retrace une chronologie étalée, sauf exception, de la période moderne à aujourd'hui. L'évaluation de la collection s'élève à 1,1 million de dollars, mais l'impact de la Donation Forget passe davantage par la régularité avec laquelle les œuvres ont été acquises. De fait, 247 artistes y sont représentés.

L'incessant intérêt de Forget de se procurer des œuvres d'art contemporain relève sa collection d'une trame serrée des développements de l'art québécois. C'est ce qui a permis à France Gascon d'orienter la présentation de l'exposition tirée de la collection tel un parcours synthétique de l'art québécois. Tout en précisant qu'une des particularités de la collection est de faire place à l'art des femmes.

Chronologie

Cent soixante-deux œuvres ont été retenues dans l'exposition, qui malgré tout ne donne pas l'impression écrasante de la surabondance. La sélection est présentée comme une «imposante traversée des pratiques en arts visuels des cinq dernières décennies». On voit donc un abrégé de la collection, elle-même un aperçu de l'art contemporain. Le parcours chronologique a été conjugué à l'impératif de séquences thématiques identifiables à l'histoire. Des *Surréalismes* de la première section, qui correspondent à la période automatiste et à ses développements, suivis de *La Fillette plasticienne*, le parcours reprend les canons de l'histoire en donnant par contre aux femmes de la période florissante de l'abstraction en peinture une place prépondérante.

Une attention particulière est donnée ensuite à la galerie Graff et à la gloire de l'estampe au Québec dans les années 60 et 70, de même (plus rapidement) qu'aux artistes de la défunte galerie Véhicule Art.

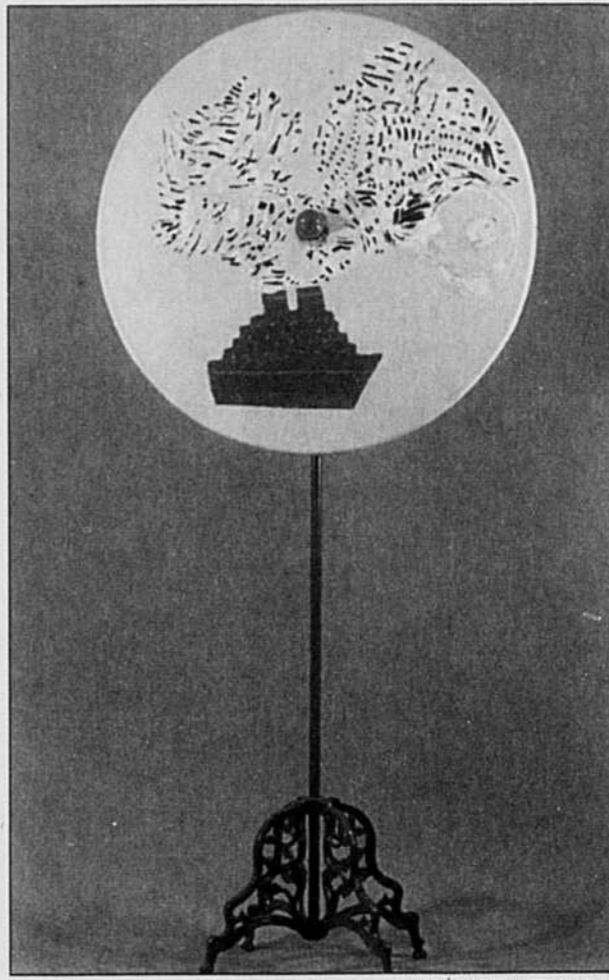
On retrouve des exemples des principales voies abordées par les artistes dans les années 80 et 90. Le thème de la subjectivité chapeaute l'art des années 80: l'importance de l'écriture, le contenu narratif en peinture, la photographie dont la collection Forget a retenu essentiellement le genre du portrait. L'art des années 90, non moins bien représenté, s'aligne plutôt, si l'on se fie à ce parcours, sur des questions d'identité.

Cette mise en forme montre combien la collection Forget a été au diapason des années dans lesquelles le collectionneur a réuni ses œuvres. En ce sens, l'éclectisme qu'on a pu lui reprocher (les lignes de l'entrevue qu'il accorde à France Gascon dans le catalogue sont très intéressantes à ce sujet) est renversé fort à propos par les responsables de l'exposition en une vision élargie des enjeux de l'art du temps. On a donc à faire avec une figure de collectionneur amateur et historien. Une identité qui serait celle de Forget, dont cependant on apprend peu.

Le catalogue

Le catalogue a été réellement pensé comme un outil de référence. Hormis les trois textes qu'il contient, le catalogue complet des œuvres de la collection y a été consigné. En plus des pages couleurs, chacune des œuvres a été reproduite en petit format en noir et blanc. Le travail d'archivage a été produit rigoureusement.

Toutefois, de petits accrocs dans le catalogue se laissent facilement débusquer. Une œuvre abstraite de Richard Mill est reproduite à deux endroits différents, mais pas dans le même sens (je sais, je sais, que celui qui n'a jamais péché lance la première pierre, auquel cas nous ne pouvons lancer le bal). Moins inconséquentes, deux phrases, puisées dans deux textes successifs, l'une au sujet de la fin



CLÉMENT & MONGEAU

Roulette, 1976, un assemblage d'objets trouvés et peints de Sylvain Cousineau

des années 60, l'autre au sujet des années 80, s'opposent très exactement sans qu'on ait l'explication de ce renversement pour le moins significatif. À la fin du texte sur le passage des années 60 aux années 70, on peut lire, au sujet de l'histoire de l'art, «qu'elle pèse désormais de manière moins contraignante sur le cours de la création». En contrepartie, au début du texte suivant, on peut lire que la forme est «au service d'une subjectivité qui s'affiche comme telle, mais jamais rebelle cependant au poids d'une histoire [de l'art] qui fait de plus en plus sentir sa présence».

Les textes du catalogue, signés de la plume de Stéphane Aquin, critique au *Voir*, de Christine La Salle, historienne de l'art et muséologue responsable des archives du musée, et de France Gascon, visent à écrire une histoire condensée de l'art québécois à partir des œuvres de la fondation. Dommage, car les traits spécifiques de la personnalité de collectionneur de Forget auraient pu être révélés (sans «objectifier» le collectionneur, on comprend que l'affaire est délicate), d'autant plus qu'on apprend dans le catalogue qu'Aquin poursuit des études doctorales en sociologie. L'occasion était belle, mais le corollaire de ce choix très net dans le rendu des textes l'est moins. C'est qu'à suivre aussi systématiquement chacun des pas avancés par les périodes couvertes dans la fondation, on en vient à croire que cette dernière est en parfaite symbiose avec son époque, ce qui n'est pas tout à fait le cas.

Technologies

En effet, un soupçon se jette à notre gorge lorsque, devant le thème *L'Intimité high-tech* des dernières sections dédiées à l'art des années 90, on se retrouve devant trois œuvres remarquables de Gilbert Boyer, de Michal Lexier (superbe!) et de Vikky Alexander, dont la relation à la technologie se réduit facilement à l'apport des matériaux (verre, métal, néon). En fait, c'est le look sophistiqué de ces œuvres qui permet d'asseoir la catégorie. Le constat est évident dès lors: les technologies, qu'elles soient nouvelles ou non, sont quasi absentes de la collection. L'absence la plus notable est celle de la vidéo.

Remarque que nous ne saurions reprocher à Forget de ne pas aimer la vidéo. Là n'est pas la question. Le portrait dressé contient quelques trouées, qu'il aurait mieux valu considérer comme telles plutôt que d'affadir ainsi la fonction technologique. Les absences dans une collection font également partie de son identité. Forget, questionné à ce sujet par Gascon, expose très clairement les raisons de l'absence des Riopelle et Borduas dans sa collection (manque de disponibilité sur le marché, budgets étudiés, conscience des objectifs de la collection, etc., bref, des données captivantes sur les contraintes et les réalités de l'activité de collectionneur). La question de l'absence de la vidéo aurait dû être posée plutôt que de pallier son absence par des catégories trop larges.

Ce léger ratage est moins le fruit de la collection elle-même que de la méthodologie qui a servi à la traiter. De toute évidence, ce n'est pas une raison pour négliger d'aller voir cet accrochage qui fera histoire, non plus que pour nier l'importance du travail qui a été effectué autour de cette collection. À voir pour certains, un exemple à suivre pour d'autres (?) plus fortunés.

JAZZ art HOMMAGE À DUKE ELLINGTON
EXPOSITION DE PEINTURE ET DE SCULPTURE
Du 1^{er} au 18 juillet 1998
Sandrita, Maurice Boivin, Suzane Langlois,
André Schirmer, Heide Messing, Agnieszka Rajewska

4 EXPO-CONCERTS
Jeudi 2 juillet : 18h00-21h00
Lundi 6 juillet : 18h00-21h00
Mercredi 8 juillet : 18h00-21h00
Vendredi 10 juillet : 18h00-21h00

Prix du billet 19,50 \$
Places limitées
Bar ouvert

Maurice Boivin
Live in Concert
Groupe Keops - 1^{re} partie

Galerie Harrison
Réservations: Tél. : (514) 847-1644 - Fax : (514) 847-5230
Centre du Commerce Mondial «Hôtel Intercontinental» 360 Saint-Antoine Ouest
Métro Square Victoria

L'USURE DU TEMPS
La restauration des objets du patrimoine de France
Une exposition réalisée par le Musée et sites archéologiques de Saint-Romain-en-Gal sur le thème de la restauration d'objets anciens.
du 6 mai au 13 septembre

Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
350, place Royale
Angle de la Condamine
Vieux-Montréal
(514) 872-9150

CONSEIL GÉNÉRAL DU Rhône

POINTE-À-CALLIÈRE

UNE PRÉSENTATION DE
INTRIGUE
Oldsmobile

Sartre
Picasso et
Riopelle
admiraient
sa
démarche.

Alberto Giacometti. Un cheminement artistique qui impressionnait les plus grands. Un homme hors du commun. Un créateur fascinant. Ses célèbres personnages filiformes, dont *l'Homme qui marche*, sont uniques, admirables. À contempler au Pavillon Jean-Noël Desmarais du Musée des beaux-arts de Montréal, du 18 juin au 18 octobre. Informations : (514) 285-2000.

swissair La Presse

G I A C O M E T T I
Le plus grand sculpteur du XX^e siècle.

M
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Après Bonaventure
et Ville-Marie,
sera-ce l'inforoute
qui détruira un autre
quartier de Montréal?

**Une crainte
fondée sur des
faits concrets**

FORMES

Sauve qui peut, Montréal (suite)

SOPHIE GIRONNAY

Le 15 juin dernier, une brochette de ministres (Finances, Culture, Métropole) ainsi que le maire de Montréal convoquaient une mégaconférence de presse afin d'annoncer en grande pompe la naissance de la Cité du multimédia.

Dorénavant, toute entreprise de multimédia qui s'implantera au Faubourg des Récollets — dans des locaux accrédités par le ministère des Finances — obtiendra de forts crédits d'impôt pour chacun des emplois qu'elle créera. D'ici 2008, terme du programme, on prévoit 10 000 nouveaux postes. Le multimédia, secteur en plein essor, a mis Montréal «sur la carte» et fera du Faubourg des Récollets, vibrant, accessible et si bien situé (sur la frange ouest du Vieux-Montréal), le Silicone Valley des neiges!

Dans un tel concert de bonnes nouvelles, on s'en veut de lâcher un couac... Comment ne pas signaler, pourtant, que la première pierre sur laquelle se bâtit cette mirifique cité a des allures de brique pourrie?

La SDM dans des sales draps

En effet: les travaux de construction du bâtiment qui doit accueillir dès le mois d'août les locataires intéressés, le Centre de développement des innovations technologiques (CDTI), ont débuté dans des circonstances plutôt troubles. Les partenaires dans cette affaire, la SOLIN (80 % des parts), et la Société de développement de Montréal (SDM), paramunicipale initiatrice du projet (propre du quartier à 70 %), ont commencé par faire raser un bâtiment à haute valeur historique, le 80 de la rue Queen, alors qu'un terrain vague voisin, de dimensions semblables, aurait pu être utilisé. En plus, le CDTI dépasse de deux étages la limite permise. La démolition et le dézoning ont été votés le 14 mai au Conseil de développement urbain (CDU) à 2h du matin, par trois des membres présents sur quatre. Le bulldozer faisait son office quelques jours plus tard.

Dans une lettre datée du 9 juin et adressée au directeur général de la Ville, Gérard Divay (lettre dont *Le Devoir* a obtenu copie), le conseiller municipal Sam Boskey écrit: «Le dossier de dézoning récent au 80 de la rue Queen contient tellement d'irrégularités, de non-conformités et d'aberrations qu'il mérite d'être porté à votre attention pour examen sérieux. Alors qu'il peut y avoir des justifications administratives adéquates pour certains ou tous les aspects du dossier, les conclusions que je peux en tirer, de ma propre perspective en tant que conseiller municipal et membre de la Commission de développement urbain (CDU), est que des informations ont été cachées, que de douteuses procédures ont été entreprises qui ont conduit à égarer le Conseil et que la consultation publique et le processus démocratique touchant à des points importants ont été pervertis» (nous traduisons de l'anglais).

Naturellement, la SDM a beaucoup à dire pour sa défense, et nous ne ferons pas ici son procès. Passons sur les fastidieuses «technicalités»: le 80 Queen est mort, paix à son âme. Ce qu'il faut retenir, par contre, de cet incident, c'est ce qu'il révèle: l'état de fragilité dans lequel se trouve le Faubourg, livré sans défense aux mains de son unique seigneur et propriétaire, la SDM. Un plan d'affaires mirobolant, une urgence prélectorale, un bâtiment à livrer dans les deux mois, et hop!, une p'tite vite est toujours possible à faire passer au CDU.

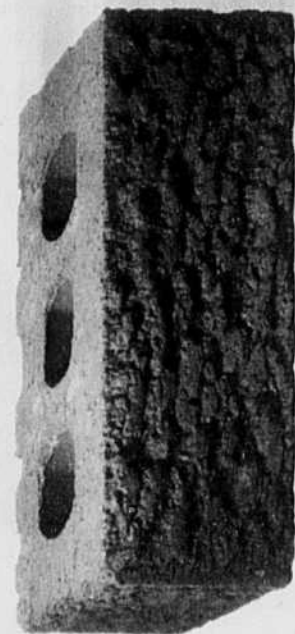
C'est la perception, en tout cas, des manants, pouilleux, artistes, artisans, entrepreneurs et architectes qui occupent, aiment et connaissent ce quartier. Car la SDM, sur le terrain, n'inspire que méfiance et remarques acerbes. À peine ces trois sons prononcés, S-D-M, qu'ausité se débite un discours que résumait bien, dans sa version douce, l'architecte Peter Fianu, de l'Atelier Brau, dans une lettre aux journaux, fin mai: «L'intelligence du lieu ne semble pas habiter la SDM. Ce qui l'intéresse semble bien plus la diligence de brader le bien public qu'elle a acheté à prix d'or [95 millions] à la fin des années 80.» Peter Fianu est le seul citoyen à s'être présenté au CDU du 14 mai et à tenir jusqu'à l'heure du vote pour poser ses deux petites questions. Car le secteur compte moins de résidents (peut-être 600) que d'usagers de jour.

Ils commencent à se regrouper à l'Agence du Faubourg, une association de réseautage. Membre actif, M. Fianu défend non pas «quelque pan de vieilles briques, je m'en fiche!», mais une certaine idée, plus sensible et plus raffinée, de développement. «Le Faubourg, c'est un univers de surprises, s'enflamme-t-il. Tu pousse une porte et tu ne sais jamais ce que tu vas découvrir: le meilleur graveur du Québec, une fonderie. C'est fantastique tout ce qui grouille ici! Mais avec le CDTI, la SDM veut bâtir des bureaux catégorie A, avec climatisation et tout le toutim. On ne vient pas aux Récollets quand on veut des climatiseurs, ça n'a rien à voir!» Et son associé, Wade Eider, d'ajouter: «Ce à quoi les projets de la SDM semblent vouloir aboutir, c'est à un quartier aseptisé, hygiénique, vidé de son âme véritable.» (Eider est cosignataire, avec Allan Knight, d'un Projet de recherche sur l'architecture urbaine du Faubourg des Récollets, recherche commandée par l'Université de Montréal et le Service d'urbanisme en 1995.)

Nostalgiques, les petits architectes? Pas exactement. À l'adresse voisine de l'Atelier Brau, travaillent leurs amis de l'Atelier In Situ. En rénovant le 10 Duke de Behaviour, ils ont démontré ce qu'on pouvait faire avec une bâtisse que n'avaient pas même remarquée, avant, les experts du patrimoine. Ici, l'alliage entre le passé, restauré avec tact, et une conception ultrafuturiste donne des résultats explosifs. Pourtant, Pratte, L'Heureux et Lebel, les trois d'In Situ, avouent: «C'est vrai qu'on laisse un peu Peter [Fianu] se taper tout le boulot: militer, écrire des lettres. On ne prend pas le temps, on est débordés, et on se le reproche. La Cité du multimédia, bon, ça peut être bien, mais ça dépend comment c'est fait, et si ça part mal, ben, ce sera un peu de notre faute aussi.»

L'artiste verrier Luc Taillon, autre membre actif de l'Agence, paraît sur les Récollets, il y a trois ans, pour y fonder l'Atelier Vermeil au 90, rue Prince. Il exporte par monts et par vaux ses pièces uniques ou séries de merveilles, et se réjouit du tour de ses affaires... mais pas de celui de son quartier. «Moi, j'attendais un minimum d'aménagement, ne serait-ce que de l'affichage qui aurait aidé le public à nous découvrir. À côté d'ici se trouve un ébéniste qui emploie 30 personnes. Plus loin, il y a des designers de mode. Qu'a fait la SDM pour le quartier? Absolument rien. Alors qu'un tout petit quelque chose nous donnerait des ailes.» Et la Cité du multimédia? «Il a déjà été question de concentrer ici des entreprises de design. On a parlé du quartier Art et Technologies. J'aurais préféré... Mais ce qui m'inquiète surtout, c'est ce parti pris de monoculture. Ça risque d'écraser le quartier, de faire fuir les gens, à long terme...»

BOOM virtuel



et Faubourg réel

Mise en contexte

Beauce du Canada industriel, le Faubourg des Récollets conserve quelques nobles bâtisses, noircies sous le harnois du rude travail huilé au cambouis (las! la fonderie Ives & Allen, le plus beau spécimen, a brûlé). À la fin des années 80, la paramunicipale SIMPA, fondue désormais dans la SDM, achetait au fort prix du marché 70 % de ses terrains, bâtis ou non. Elle projetait alors de tout raser pour y ériger une cité d'affaires à la Canary Wharf. Des études commandées dans le même temps (dont un inventaire des bâtiments par l'architecte Julia Gersovitz) soulignaient sa valeur patrimoniale, déjà bien connue de ses usagers, qui profitent encore de ses loyers bas et de ses espaces tout croches mais adaptés à leurs besoins en art, artisanat, etc.

En mars 1997, Discreet Logic ouvrait les locaux de sa filiale, Behaviour, au 10 Duke, restaurés par l'Atelier In Situ (prix Orange d'Héritage Montréal), puis sauvait aussi le bâtiment voisin, où s'est installé le resto Da Emma. D'autres entreprises en multimédia

ou d'utiliser sa structure. Mais au fond, de nos jours, techniquement, tout se réalise, si on décide qu'on le veut vraiment et qu'on met le prix. Mais comme tous les propriétaires, nous payons des taxes sur nos immeubles et nos loyers, ainsi que de lourdes hypothèques. Même si nous, en tant que [société] parapublique, pouvons nous permettre une marge de profit minime, nous avons encore la contrainte d'intéresser des partenaires qui, eux, ont d'autres exigences. Nous devons rester concurrentiels avec, au départ, des terrains qui coûtent déjà plus cher.»

En résumé, la SDM a le pouvoir et la volonté de sauver les meubles. Sa vision du Faubourg, au fond, n'est peut-être pas si incompatible avec celle des amants du quartier, ses frères ennemis. Sauf que lorsque le ministère des Finances se pointe avec subventions et projets, tout en refusant d'éclater ses espaces comme l'exigerait l'esprit des lieux (voir encadré), la SDM préfère s'incliner que de rater l'affaire du siècle. En cas de bévue, elle a la ressource d'invoquer sa position minoritaire (20 % des parts seulement) ou ses contraintes financières.

Un PIIA, svp!

Contrairement à d'autres villes comme Outremont ou Westmount, qui possèdent au moins des outils de contrôle (un comité consultatif d'urbanisme, un plan d'implantation et d'intégration architecturale; voir la série sur les villes nouvelles des Formes de décembre 1995), le Faubourg des Récollets se noie dans l'ensemble des règles de zonage par lesquelles Montréal prend forme. Il lui faut, et de toute urgence, un plan de zonage particulier. La toute-puissance de la SDM, ses impératifs de rentabilité, sa position de juge et parti ne peuvent qu'inspirer de l'inquiétude. «C'est paradoxal, dit Peter Fianu: on est contents que ce soit un organisme public qui possède le quartier, on a le sentiment que ça le protège. Mais ce sont les villes qui commettent les pires destructions, par des autorisations de démolition, par des autoroutes. C'est la ville, autrefois, qui avait laissé raser la rue Sherbrooke.»

La ministre de la Culture, Louise Beaudoin, présente à la conférence de presse, avait elle-même son impuissance. Certes, sa politique sur l'architecture, qui concernera tous les ministères constructeurs, sera présentée à la fin août. «Le mémoire est prêt! Il est sur ma table. Et le conseiller du Trésor tient à le signer avec moi, ce qui est bon signe. Mais convaincre Marois, Rochon, les réseaux, ce n'est déjà pas très facile. Pour les municipalités, j'avoue que je n'en suis pas là!» Quelques minutes plus tôt, son collègue Landry, ministre des Finances, proclamait: «Nous avons voulu faire une attaque frontale, rapide, massive.»

Du lièvre ou de la tortue, qui l'emportera?

(Intellia, Impressions Saint-Rémy) étaient dans le secteur.

En ce même mois de mars 1997, le ministère des Finances annonçait avec le budget sa volonté d'encourager les emplois du multimédia, pourvu qu'ils soient créés dans des locaux sous son contrôle. La SDM se mit en devoir de convaincre les Finances que le Faubourg et ses terrains étaient le site tout désigné. D'autant que le quartier en serait aidé dans son développement. Marché fut conclu en décembre. «Nous voulions que ce soient de petits locaux disséminés dans tout le quartier, ce qui était plus conforme à son caractère, mais les Finances ont refusé», dit Pierre-Luc Dumas, de la SDM. Il fallait un CDTI (comme à Hull et à Québec). Un CDTI sera donc bâti: gros bloc locatif de six et quatre étages, cent mille pieds carrés, un style pastiche banalisé, du filage techno en masse. Après la Cour fédérale au coin de McGill et de la Commune, ce sera le deuxième élément gouvernemental à venir déparer ce quartier historique, au cachet destroy ultra-authentique.

Galerie de l'Institut
de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-1255

Galerie

IDΣ

Galerie D'ICI D'AILLEURS
Vitrine unique
OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Pour acheter, collectionner ou, simplement, regarder...

Heures d'ouverture
Du lundi au samedi: 11h à 18h
Dimanche: 11h à 17h